



BATHYSPHERE PRODUCTIONS ET JOUR2FÊTE  
PRÉSENTENT

# PAULINE S'ARRACHE

UN FILM D'ÉMILIE BRISAVOINE



DIRECTION ARTISTIQUE : AURELIE STEFANI ★ ILLUSTRATION : ÉMILIE BRISAVOINE

AU CINÉMA LE 23 DÉCEMBRE

f PAULINELEFILM

PAULINESARRACHE

RÉALISATION ÉMILIE BRISAVOINE MONTAGE KAREN BENAÏDUS MONTAGE SON ET MIXAGE SIMON APOSTOLOU ÉCRITURE GADIEL BENDJAC PRODUCTION BATHYSPHERE PRODUCTIONS - NICOLAS ANTHOÏME - AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE  
AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE



le5France



REVUE DE PRESSE

# Le Monde

Central: la France et la Russie  
tête d'un compromis

RP de l'Inde en Chine



REVENANCE DE BURE  
D'ORHAB TSANN  
CONCERNANT  
A LA PEINE DE M

AUTRE  
PROCES ORSONI  
SCENES ORDINAIRE  
DE LA VIE  
JUDICIAIRE CORSE

EDITORIAL  
LES OCCIDENTAUX  
FACE AU REPLI  
SUR SOI  
D'ISRAËL  
→ LIRE PAGE 30

PLANÈTE  
VAINCRE LA TRÈS  
GRANDE PAUVRETÉ.  
C'EST POSSIBLE  
→ LIRE PAGE 7

CANNES  
LE DOCUMENTAIRE  
«PAULINE  
S'ARRACHE» FAIT  
SENSATION  
→ LIRE PAGE 21





# Une vibrante histoire d'A.

Emilie Brisavoine a filmé, pendant trois ans, le passage à l'âge adulte de sa demi-sœur, Pauline, entre malice, électricité et souffrance



**Pauline Lloret-Besson et son amoureux.**

JOUR2FÊTE

## PAULINE S'ARRACHE

Un jour, une professeure d'arts appliqués nommée Emilie Brisavoine se met à filmer sa demi-sœur, Pauline, une adolescente un peu excentrique, un peu barrée, un peu paumée, terriblement attachante, suprêmement cinégénique. L'expérience, menée in vivo dans l'appartement des parents, dure trois ans. Par fatale extension, le reste de la famille, pas piquée des hannetons, commence à étoffer le cadre. Puis l'idée d'un « vrai » film s'impose, et avec elle l'élaboration d'une perspective transgénérationnelle, principalement inscrite dans les archives filmées de la famille. Le résultat, très étonnamment, est moins un film de famille, comme il semblerait de prime abord, qu'un magnifique portrait de jeune fille en devenir, partie prenante d'un roman familial dont elle va précisément devoir apprendre à s'émanciper.

La forme kaléidoscopique du film, son côté rapiécé, sa navigation à vue, sa liberté souveraine et bravache vis-à-vis de l'art et la manière de construire un récit ne rendent pas simple sa relation critique. Autant commencer par les personnages, qui emportent de

**La plus tendre enfance et l'adulte futur, le conte et la réalité, la mise à nu et le déguisement, la tendresse et la rage entrent naturellement en fusion**

toute façon le morceau. Pauline : grand soleil noir, art consommé du geste délié et de la posture fief-fée, longs cheveux châains, œil de biche, lèvres gourmandes, formes plantureuses. Avec ça, de l'intelligence à revendre, du pathos à fond la caisse, de la finesse qui tait son nom sous le rentre-dedans. Quelque chose de Catherine Ringer dans l'art de la séduction provocatrice, entre malice, électricité et souffrance.

Autour, un drôle de chœur. Fred, le père, showman toutes catégories, champion du transvestisme, champion de la gueulante et de la tendresse, être fuyant, séducteur, Janus bifrons, fils lui-même d'une mère qui l'a enfanté à 11 ans comme en atteste sa participation

à une émission antique de feu Jean-Luc Delarue. Meaud la mère, moins à l'aise avec la caméra, plus en retrait, plus sombre, plus pudique, quinquagenaire rangée d'une vie de noctambule apparemment déchaînée, mère inquiète et goulue, elle aussi sortie d'une enfance largement sacrifiée.

Au second plan, les frère et sœur : Guillaume, de passage seulement, réplique hilarante du père dans l'art de la pantomime coquine ; Anaïs, brune baroque, grande sœur présente mais discrète, sur le départ. Et puis l'amoureux de Pauline, garçon sympathique, angelot blond d'un groupe de jeunes rockers, qui a juste le mauvais karma de devoir être l'amant sur les cendres duquel Pauline s'ouvre à la réalité de la vie.

### Sur le grand huit du désir

Car il est beaucoup question d'amour dans ce film, il n'est d'ailleurs question que de cela. L'amour dont on manque et l'amour qui étouffe, l'amour qui rend fou et qui rend chèvre, l'amour qui nous exalte et nous détruit, qu'on cherche et qu'on rejette, qu'on hérite et qu'on déteste, où l'on se love et des bras duquel on s'échappe. Tous ces amours que Pauline vit, avec ses proches, à peu près en même temps, telle

une inépuisable et bouillonnante machine pulsionnelle tournant nuit et jour sur le grand huit du désir et de l'impuissance, du bonheur et de l'affliction. Rien qu'à ce titre, *Pauline s'arrache* serait déjà un très beau film sur l'adolescence.

Ce qui le rend plus impressionnant encore, et sans doute plus pertinent aussi, est la manière dont il parvient à se mettre esthétiquement au diapason de cet âge qui n'est que désir, doute et consommation. Débraillé de l'image, hétérogénéité des formats (super-8 des grands-parents, vidéo des parents, téléphone portable...), spontanéité des prises, mépris de l'intentionnalité du récit au profit de l'enregistrement d'une pure présence au monde.

L'art du raccord est par ailleurs ici celui du choc, reliant entre eux des réalités, des sentiments, des époques très éloignés. La plus tendre enfance et l'adulte future, le conte et la réalité, la mise à nu et le déguisement, la tendresse et la rage entrent ici naturellement en fusion. Abstraitement parlant, *Pauline s'arrache* est un film sur un processus de transformation. Du désir en réalité, de la fantaisie en épreuve charnelle, du roman familial en histoire individuelle, d'une jeune fille en jeune femme.

Ainsi, le geste d'Emilie Brisavoine qui nous demeure jusqu'au bout mystérieux – qui est donc cette demi-sœur qui se cache derrière la caméra sans jamais sortir du bois, quel rapport entretient-elle à sa famille, quel rôle joue-t-elle réellement dans l'histoire qu'elle nous raconte ? – finit-il par s'éclairer de lui-même.

Emilie, aînée qui s'est peut-être reconnue dans les affres de sa jeune sœur, lui offre ce film comme un cadeau. Pur geste d'amour. Ce même amour, profond, vital, qu'on ressent à tous les étages de cette famille disloquée, brailarde et éperdue, et qui la sauve jusque dans le regard ébahi du spectateur. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire français  
d'Emilie Brisavoine (1h 28).



# Le Monde

(30 décembre 2015)

## Le choix

de Jacques Mandelbaum

Il y a la hiérarchie du goût, bien sûr. Et il y a le monde alentour, qui pèse parfois lourd quand vient l'heure de se souvenir des choses. L'année aura été atroce, du début à la fin. On oublie donc quelques chefs-d'œuvre combatifs (*Les Mille et Une Nuits*, *Le Bouton de nacre*, *Révolution Zende*) pour se réfugier, à corps perdu, dans le giron d'œuvres réconfortantes, qui donnent envie de parier sur l'avenir. Cinq films sensibles, magnifiques, mettant la forme intime à la dimension de l'Univers, nous ont rappelé que, fût-ce au comble de la tristesse ou de la dinguerie, la famille est encore ce qui protège le mieux de la cruauté du monde. L'étreinte et la promesse vibrantes d'une mère qui s'éteint (*Mia Madre*), le sacrifice que consent une autre pour que ses filles aient une vie meilleure (*Fatima*), deux vieux parents rendus indestructibles par le meurtre d'un de leurs fils (*The Look of Silence*), un père utopique tenant jusqu'à l'épuisement son phalanstère familial (*Les Merveilles*), une adolescente furibarde cherchant son chemin dans une famille explosive (*Pauline s'arrache*). Que d'amour ici dispensé ! Et de quel autre bilan vouloir aujourd'hui ?

1. *Mia madre*, de Nanni Moretti

2. *Fatima*, de Philippe Faucon

3. *The Look of Silence*, de Joshua Oppenheimer

4. *Les Merveilles*, d'Alice Rohrwacher

5. *Pauline s'arrache*, d'Emilie Brisavoine



## Le documentaire « Pauline s'arrache », d'Emilie Brisavoine, fait sensation

### RENCONTRE

**O**n ne voit qu'elle, à la terrasse du Petit Majestic. Ce café du centre-ville de Cannes n'a rien à voir avec les palaces de la Croisette, mais c'est le petit bout de royaume de Pauline. Elle est collée sur les genoux de son amoureux : serait-il son trône ? Cheveux châtains cuivrés dans le vent cannois, moue adolescente mi-indignée, mi-fataliste, même teint de porcelaine que dans le film. Voici Pauline, dans sa robe légère. Tout le monde veut la voir, l'héroïne.

Présenté par l'Acid, l'une des sections parallèles du festival de Cannes, vendredi 15 mai, *Pauline s'arrache* a sidéré, secoué, ému les spectateurs. Par son sujet, sa forme cinématographique, ses partis pris politiques. Ce premier long-métrage d'Emilie Brisavoine, demi-sœur de Pauline, est un journal filmé de sa famille qui déraile, mais aussi le portrait de parents hors-norme.

Ce documentaire est construit comme un conte. Le frère et la sœur de Pauline ont quitté le « château » – un appartement du vingtième arrondissement parisien filmé comme un couloir, étouffant. Le père, Fred, se travestit depuis que Pauline est toute petite. La mère, Maud, est une ancienne reine de la nuit « *Mes enfants me suppliaient d'arrêter de sortir* », nous raconte Maud, au café, brune sous son bandeau irisé, et ses grosses lunettes vintage.

#### « On s'aime mal, mais on s'aime fort »

Ce portrait d'adolescente – Pauline a quinze ans dans le film – est un puzzle, un assemblage d'images hétéroclites : archives familiales, film tourné à l'iPhone, à la caméra quatre-tiers, seize-neuvième... « *J'en ai utilisé à peu près une dizaine, tout ce qui me tombait dans les mains. Merci à mes amis qui m'ont prêté des caméras !* », ironise la réalisatrice.

Elle n'est pas cinéaste, mais on l'a vu jouer aussi dans *La bataille de Solferino*

**Les mots  
de Pauline  
sont comme  
des seaux d'huile  
bouillante  
qu'elle jetterait  
de la tour du château  
sur son père**

(2014), de Justine Triet, et dans le moyen-métrage d'Arthur Harari, *Peine Perdue* (2013). « *J'ai découvert le métier au moment du montage, avec Karen Benainous. C'est un film sur la résilience. Pauline va surmonter ses démons, mieux accepter ses parents.* »

Avant de parvenir à cette *happy end*, c'est le tête-à-queue permanent. Verbalement, ça crache. La fille et le père s'insultent. Et la caméra récupère tout. Les mots de Pauline sont comme des seaux d'huile bouillante qu'elle jetterait de la tour du château sur son père. Qui le lui rend bien.

Devant la caméra de sa demi-sœur, qui fait office de psychanalyse à volonté, Pauline évoque une cravache que sa mère brandissait devant des hommes, dans la rue. Pourquoi n'a-t-elle pas grandi dans une famille comme les autres !, enrage-t-elle. Mais qu'est-ce qu'une famille normale ?, interroge le film. Les parents ont eu leur lot de souffrances, quand ils étaient enfants. La mère donne une clé importante du film : « *On s'aime mal, mais on s'aime fort.* »

Les photographes se pressent, une équipe de TF1 vient de réaliser un reportage. Le magazine *Première* les prend tous les quatre en photo sur un grand fond blanc. Pauline est la reine. Non pas hautaine, mais toute douce comme lorsqu'elle portait la couronne rose, à l'âge de six ou sept ans. Allongée sur son lit, les yeux clos, elle faisait penser à Blanche-

Neige. Aujourd'hui ce serait plutôt Cendrillon. Car elle le sait : dimanche 17 mai, elle sera de retour dans l'appartement familial. Fini les applaudissements au générique... Sa mère en est consciente aussi : « *Dire que je travaille c'est un grand mot, je vis avec le RSA. Là, on boit des verres à 10 euros. Pour moi, 10 euros, c'est trois viandes.* »

Dans le film, Pauline finit par quitter le domicile, elle s'arrache. Cela s'est réellement passé. Mais depuis, elle est revenue. Et elle s'arrache les cheveux.

Elle n'a pas les moyens de se payer un appartement, explique-t-elle au café. Elle fait des baby-sittings, pour gagner un peu d'argent. Son rêve, c'est de devenir maquettiste. « *C'est du travail* », tranche Emilie, la demi-sœur, dix ans de plus qu'elle. « *T'as souffert dans la boulangerie...* », se souvient la mère. « *J'en ai bavé dix fois plus avec vous !* », réplique Pauline. On se croirait dans le film, les embrouilles recommencent. « *Souviens-toi, on a porté plainte...* », insiste le père. « *Ils ne m'autorisaient pas à manger à la pause de midi. Avec ma paie d'apprenti, l'éclair au chocolat valait plus cher que mon salaire horaire* », complète Pauline. Elle a des fulgurances, cette Pauline...

Fred n'est pas très bavard : il y a un gouffre entre l'homme aux cheveux coupés très courts, à l'air sérieux, assis à la terrasse du café, et le travesti des fêtes familiales, coiffé d'une perruque à la Marilyn Monroe. Dans la vie, il est graphiste freelance, maquilleur.

Le soir, la fête du film a lieu au *Vertigo*, un cabaret de travestis à une centaine de mètres du Palais des festivals. On apporte un magnum de champagne, l'un des danseurs crie « *Vive Pauline !* » C'est la fête. Fred retrouve l'ambiance qu'il aime. « *Il n'y a plus de cabarets à Paris. On ne sort plus.* » Soudain, il s'exclame, en direction de sa fille : « *Pauline, c'est la première qu'on sort en boîte ensemble avec toi !* » Sourire de la reine. ■

CLARISSE FABRE



VOYONS-NOUS  
AU MAJESTIC

PAULINE  
BRISAVOINE

PHOTO YANN RABANIER

Durant la quinzaine cannoise, le photographe du *Monde* Yann Rabanier a planté une drôle de guitoune au rez-de-chaussée de l'Hôtel Le Majestic. Composée de deux chambres, l'une plongée dans le noir – où se tient le preneur d'image – et l'autre recouverte d'un grand voile blanc – où pose le sujet –, la cabine relève autant du Photomaton que de l'hommage à *La Dame de Shanghai*, d'Orson Welles, qui sera opportunément projeté à Cannes Classics, à l'occasion du centenaire du cinéaste américain.

Car, à l'instar de Rita Hayworth, le modèle se trouve face à des bris de glace, éparpillés façon puzzle aux quatre coins de la cahute. Manière de jouer avec la vanité cannoise, ce vaste miroir aux alouettes où défilent, pour le meilleur et pour le pire, les Narcisse en gouguette.

Pauline Brisavoine est la quatrième à se prêter à l'exercice, après le comédien Rod Paradot, le réalisateur Elie Wajeman et la star Salma Hayek. Suivie par une équipe de TF1, elle est l'héroïne de *Pauline s'arrache*, réalisé par sa sœur Emilie, révélation de l'Acid. Tourbillonnant, elle est partie comme elle est venue : en famille. ■

.....  
Nous remercions l'Hôtel  
Barrière Le Majestic Cannes  
de son accueil.







CINÉMA

# PAULINE DÉCHIRE



Avec *Pauline s'arrache*, Emilie Brisavoine filme une famille anachronique: la sienne. Forme brute et regard sensible, ce premier film échappe aux clichés de la télé-réalité, comme à ceux du documentaire.

Par Romain CHARBON Photo Jules FAURE

**M**a sœur n'a aucun recul sur le film, elle se demande vraiment ce que les gens peuvent bien trouver d'intéressant à sa vie. » Et c'est vrai qu'on ne cesse de se demander, tout au long de ce documentaire qu'Emilie Brisavoine consacre à sa demi-sœur Pauline, adolescente en pleine crise, pourquoi cet ovni est aussi fascinant. La forme est coutumière, pourtant: ça ressemble à première vue à un film de famille tourné avec une caméra amateur – cadres dégueu, images saturées, situations intimes a priori sans intérêt. Mais c'est justement parce qu'elle joue avec cette familiarité que *Pauline s'arrache* est captivant. Empruntant à la fois à l'album de famille et à la télé-réalité, Brisavoine fait le contraire de ce que ces formes impliquent. Subitement, c'est comme si un épisode de *Confessions intimes* s'offrait le regard d'un cinéaste, ce que personne, même les plus pervers des cinéphiles, ne s'était laissé aller à rêver.

« Un jour, un ami cinéaste m'a prêté une caméra, et j'ai découvert le plaisir de filmer. J'ai filmé ce que j'avais sous la main, c'est-à-dire ma famille, et j'ai la chance qu'elle soit atypique. J'ai découvert le cinéma en le faisant. Je ne savais même pas que j'allais faire un film. Je filmais comme mon grand-père avec sa VHS. Je me suis retrouvée alors avec des centaines d'heures de rushes et j'en ai montré des extraits à un ami cinéaste qui m'a dit que je devais en faire un film. Il m'a ensuite présenté un ami producteur, Nicolas Anthomé, qui était partant. »

La famille d'Emilie Brisavoine est comme elle le dit elle-même « assez funky ». Quatre frères et sœurs, on ne sait plus trop combien de pères. Une mère en commun en tout cas, discrète dans le film, mais apparemment assez délurée. Un dernier compagnon, Fred, transformiste rencontré au Scorp, boîte gay parisienne aujourd'hui disparue

et spécialisée dans le décorum kitsch homo, où les dernières drag-queens de Paris dansaient sur du Mireille Mathieu. De cette union naquit Pauline, la benjamine, mélange de maturité clairvoyante et de puérilité hystérique, personnage central de cette tragicomédie intime.

## UNE FAMILLE NUCLÉAIRE LAMBDA

« Pauline aimait jouer avec la caméra, alors je l'ai beaucoup filmée. Et comme c'était la seule des enfants qui restait, je voulais voir ce trio fusionnel et explosif. » Car dans cette famille, tout le monde crie pour dire « je t'aime », et les engueulades semblent être le seul mode de communication. « Ma mère n'aimait pas trop la caméra. Pour sa génération, la caméra, c'est pas un truc évident. Ça les choque qu'il y ait des caméras de surveillance. Alors que dans la génération de Pauline, ils ont l'habitude d'être filmés depuis leur enfance et ils se médiatisent sur les réseaux sociaux. Ils savent se mettre en scène. Ils prennent en charge la représentation de soi. Pauline sait que son essence n'est pas sa représentation. Beaucoup de gens des anciennes générations pensent d'ailleurs que j'ai mis en scène les disputes alors que pas du tout. » Le clash qui fait d'ordinaire le sel des émissions de télé-réalité en étant savamment mis en scène prend ici une forme secondaire. Il en est même l'exact opposé. C'est dans leur exubérance et leur théâtralité que le père et la fille révèlent une franchise brute. « Pauline et son père, c'est dans les moments où ils se mettent en scène qu'ils se disent les choses les plus sincères. Parfois c'est plus facile de passer par un rituel de représentation. »

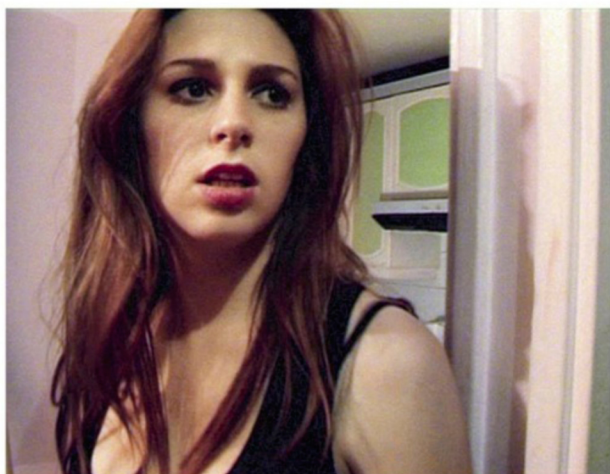
Malgré la matière a priori spectaculaire (« mon père est une drag-queen »), le film élude le sujet là où NT1 en aurait fait son accroche. « Au fond, ça reste une famille nucléaire lambda. La famille, c'est un lieu politique. C'est le premier lieu où tu es obligé de te confronter à l'altérité et de vivre avec des gens que t'as pas choisis. Tu n'y échappes pas. Tu as beau partir à l'autre bout de la planète, si tu n'as pas réglé des trucs, tu n'es pas en paix avec ton héritage. » Et c'est là que le film touche son but. Alors que les émissions sensationnalistes ne cessent de nous montrer l'autre comme différent, l'enfermant dans un rôle de freak, *Pauline s'arrache* rend cette tribu terriblement proche car cette famille, c'est la nôtre. •

PAULINE S'ARRACHE d'Emilie Brisavoine (France, 1h28). En salle le 23 décembre.



# GRAZIA

(Cannes 2015)



## Critique

### Comme un ouragan

Une fois encore, l'Acid a repêché une petite merveille: *Pauline s'arrache*, d'Emilie Brisavoine. Documentaire punk sur une famille pas comme les autres.

Par **Luc CHESSEL**

« On ne voit plus les grandes histoires d'amour du début de notre vie, ces drames, ces drames, ces tragédies, ces ouragans qui passaient sur les vies et allez ! qui rasaient, balayaient, maintenant tu regardes, plus rien de ça, la gentillesse partout, c'est bien, ça, la compréhension, partout... » A sa façon, c'est-à-dire sans façon, *Pauline s'arrache* propose un démenti à ces regrets de Marguerite Duras. Et un démenti documentaire, ce qui ajoute à son irrévérence.

C'est le film d'une famille: il y a le père, la mère, la sœur, le frère, et Pauline. C'est aussi un film de famille, vu par la demi-sœur, Emilie Brisavoine. Un prologue nous présente les uns et les autres sous les atours niais d'un conte de fées. Et puis ça commence, ça gueule, ça pleure, ça s'aime, ça vit. Ça balaye grave. Le film tente un équilibre instable entre la gentillesse (celle, compréhensive, des his-

toires de princesse) et une sorte de vérité des rapports (celle, tragique, de la vie des adolescentes). La demi-sœur, cachée derrière son caméscope, est une demi-présence. Plus ils sont terribles, plus elle est douce, et comme débordée par la situation. Quand l'ouragan passe, le point de vue tangué, qui se cherche une place introuvable – dans le film ou dans la famille. Elle traque quelque chose qui lui échappe, et qui nous atteint, indirectement mais en plein dans la gueule.

C'est ce qui est bien dans les films de famille, ils filment toujours à côté, ne servent qu'à compléter, quand un jour par hasard on se les repasse, l'intensité du vrai souvenir. *Pauline s'arrache*, par le truchement du cinéma amateur, nous balance en creux cette intensité-là, qui nous est refusée et offerte. Comme ces images de l'enfance de Pauline, où elle danse avec son père travesti sur *Double Je* de Christophe Willem: flashback et playback unis dans une même dinguerie, l'intimité qui reste secrète et le spectacle absolu, exhib, jouissif. C'est vrai que tous les costumes lui vont bien.

Celui du père sévère, sur le mode irrationnel des « *allo Papa, ça va ? Arrête de te foutre de ma gueule !* », nous donne une des grandes histoires d'amour qui composent le film, la tendresse trash qui unit la fille et le père. Lui aime les hommes et une femme, Maud, la mère, et c'est le deuxième ouragan. Enfin, l'histoire de Pauline et Abel, qui finit mal, dans un torrent de larmes indifférentes à la demi-caméra qui les recueille. Ces drames, ces drames, se succèdent dans un désordre apparent, monté comme une imitation de la vie. Se dessine pourtant une sorte de chemin dans le film, la recherche par Pauline d'une vérité sur soi-même, quête adolescente ou universelle. Toute jeunesse est en elle-même un journal filmé. Il y a ce grand moment de révélation, un monologue de Pauline qui comprend sa place dans la famille, avec la sagesse la plus expressive: « *Comme si mon crâne venait de chier une merde constipée depuis des années.* » Une épiphanie ordinaire, parmi toutes celles que le film ménage et provoque. La grande claque d'un début dans la vie.



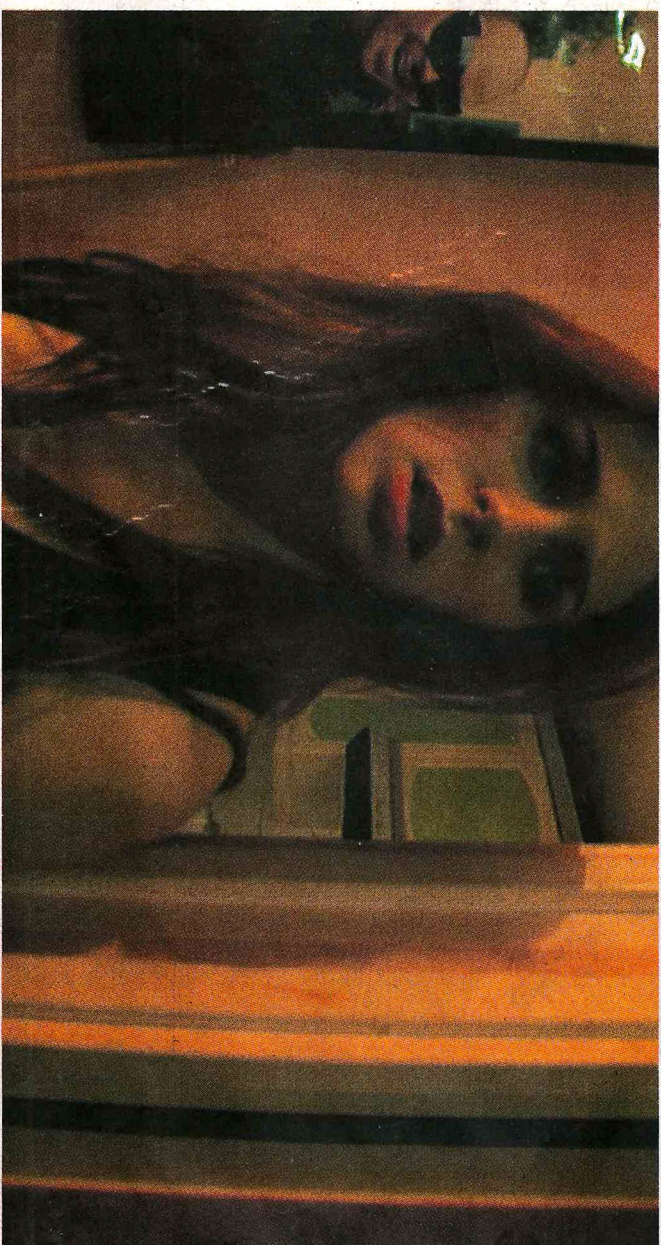
DRAMA QUEEN

# «Pauline Sarrache», concentré de traumas

Emilie Brisavoine signe un premier docu en forme de conte familial déjanté autour de sa demi-sœur.

Par  
**CLÉMENTINE  
GALLOT**

Ce premier docu survolté d'Emilie Brisavoine entraîne l'ensemble de sa famille recomposée, les Lloret, dans cette entreprise au long cours filmée sur trois années. Parmi les quatre enfants, trois ont quitté le nid. Reste Pauline, sa demi-sœur de 15 ans (au début du film) qui s'affirme d'emblée comme une attachante drama queen, entrequerelles avec son amoureux, Abel, et fugues du lycée, le tout dans une atmosphère délétère. Pour donner une idée de l'écosystème Lloret, la benjamine résume ainsi le tableau : «*Ma famille, ils ont un balai dans le cul. Ou un*



Benjamine de la famille, Pauline semble en conflit perpétuel avec ses parents excentriques. PHOTO DR

explosif.» Avant de nuancer : «*J'ai besoin de les entendre gueuler, râler*». Les journées comme les nuits sont ainsi rythmées par de violentes rixes qui agissent dans ce récit initiatique comme des étapes vers l'émancipation de la jeune

filles. On comprend que le couple de parents excentriques, Meaud et Fred, ont jadis été des figures de la nuit parisienne : le père est une ancienne drag-queen et la mère est aujourd'hui dépressive. L'atmosphère fantastiquement électrique

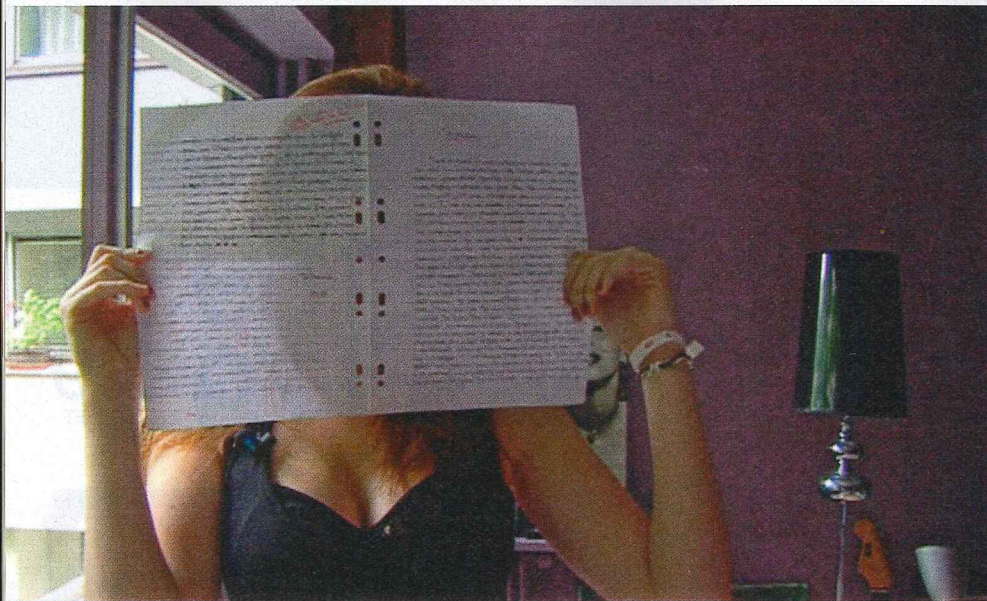
de ce premier film d'Emilie Brisavoine, 32 ans, professeure d'arts appliqués et comédienne vue dans le moyen métrage d'Arthur Harari (*Petite perdue*) évoque le journal filmé borderline de l'Américain Jonathan Caouette (*Tarnation*)

ou les figures frénétiques de John Waters transbahutées en banlieue parisienne. Cette matière documentaire volubile a entièrement pris consistance au montage sous la forme d'un conte, avec sa famille

détriquée. L'appartement familial y est décrit comme un château fort chaotique où chacun s'insulte et exorcise collectivement ses traumas, évoquant parfois un miroir inversé de la télé-réalité la plus brailarde. *Pauline Sarrache* déploie une gamme de rapports conflictuels sans se contenter de ces pics paroxystiques, puisque le film ménage au spectateur des respirations en intégrant de troublantes images d'archives vidéo montrant, par exemple, le père travesti en Marilyn et Pauline en petite princesse. Frêle, l'ensemble tient grâce au bagout de son héroïne intrépide et paumée qui grandit face caméra. La réalisatrice, qui explique justement dans les notes de presse voir dans cette aïeule à l'image un trait générationnel, le saisit à la perfection. ♦

**PAULINE SARRACHE**  
D'ÉMILIE BRISAVOINE  
avec Pauline Lloret-  
Besson... 1h28.





# Pauline s'arrache d'Emilie Brisavoine

Un père transformiste, une mère ex-reine de la nuit,  
une ado tumultueuse : un home-movie bouillonnant.

**A**u moment de sa présentation dans la sélection parallèle de l'Acid à Cannes, de nombreuses voix ont tenu à faire de *Pauline s'arrache*, première réalisation d'Emilie Brisavoine, un petit-neveu du *Tarnation* de Jonathan Caouette. Beaucoup de points communs, en effet : la forme très intime du journal filmé, l'hybridité des régimes d'images, couvrant tout le spectre du home-movie à l'ère webcam, et surtout au milieu de tout ça un chaos, celui d'une famille où l'on s'aime sans doute très fort mais dont le quotidien (pour ne pas dire le destin) tourne sans répit autour des mêmes disputes allant parfois jusqu'au déchirement, empoignades bénignes mais devenues éreintantes, cicatrices qui ne font que s'ouvrir, se refermer, s'ouvrir à nouveau, comme un étrange mouvement de respiration.

**Cette famille, c'est celle de la réalisatrice, qui en tant que demi-sœur** jouit d'une position plutôt satellitaire, sorte de fée marraine entre deux générations (à peu près autant d'écart avec son beau-père qu'avec sa petite sœur), agitant sa caméra en guise de baguette magique

et tentant ainsi de créer de la discussion, du recul ; captant aussi avec beaucoup de plaisir et de malice toute la drôlerie de ce foyer hors pistes, d'une théâtralité inouïe. La mère est une ancienne reine de la nuit ; le père, dix ans de moins, un transformiste fantasque et colérique, queer grincheux dont le passé homosexuel plane dans les moqueries familiales ; la fille enfin, la Pauline du titre, fait les quatre cents coups et tente de traverser son adolescence sans trop y laisser de plumes.

Toute la force de *Pauline s'arrache* tient dans un travail de tension autour de la présence même de la caméra, tension de ce que l'on a le droit, ou non, de filmer : les saynètes bouillonnantes d'émotion qui jalonnent le film sont souvent comme prises de force à la pudeur (puisque aussi dévergondée qu'elle soit, cette famille a beaucoup de pudeur), "arrachées" à un réel sur lequel Brisavoine a une prise très instable et ambiguë, créant autant de confession que de mise en spectacle, voire de sensationnalisme. Ce n'est pas étranger à une certaine esthétique de la télé-réalité – ne s'agissant pas de voyeurisme, mais d'une dimension performative qui donne au film tout son muscle et son ambivalence. A la fois au chevet de ses personnages, comme une présence rassurante, et en même temps les mettant toujours en danger. **Théo Ribeton**

**toute la force du film  
tient dans un travail  
de tension autour de  
la présence même  
de la caméra**

**Pauline s'arrache** d'Emilie Brisavoine, avec Pauline Lloret-Besson, Meaud Besson, Frédéric Lloret (Fr., 2015, 1 h 28) **en salle le 23 décembre**





FILMS

## « Pauline s'arrache », un premier film entre télé-réalité féroce et psycho

★ ★ ★

Entre télé-réalité féroce et psycho, un premier film saillant.

By **Theo Ribeton** mai 15, 2015

f g+ t @ in



C'est un home movie consacré par la réalisatrice Emilie Brisavoine à sa belle-famille, c'est-à-dire sa mère, le second mari de cette dernière, d'une quinzaine d'années plus jeune, et leurs trois enfants. Deux aînés ont déjà mis les voiles ; reste une benjamine, Pauline, en pleine crise d'adolescence.

Cette chronique filmée sur plusieurs années se trouve surtout électrisée par le caractère hors norme de la famille de Pauline. Il y a, d'abord, l'excentricité du père, amateur de travestissement à l'orientation ambiguë, chargé d'un passé homosexuel dont on ne sait jamais s'il est vraiment révolu ; il y a aussi, comme un bruit lointain, des cicatrices béantes, que l'on saisit de façon elliptique, allusive – des dépressions, des tentatives de suicide ; et enfin, une sorte de rage qui ne s'éteint jamais, une vie à cor et à cri, qui oppose les parents entre eux, le père à la fille, etc.

### Une télé-réalité de terrain

Ce spectacle d'empoignades quotidiennes met le film de Brisavoine dans le giron d'une télé-réalité de terrain, des émissions gueulardes shootées aux problèmes domestiques – Jean-Luc Delarue « apparaît » d'ailleurs dans le film, car le fameux papa a un jour participé à son émission, et Emilie Brisavoine est allée retrouver la bande, ce qui n'est bien sûr pas anodin.

Mais la vraie beauté de « Pauline s'arrache », c'est de faire régulièrement refluer les films de famille tournés quelques années plus tôt : période dorée, enfantine, où la fantaisie des parents s'affiche comme une sorte de projet de famille utopique, dans des scènes de fêtes, de déguisements. Brisavoine écrit le roman familial comme un va-et-vient entre cet âge d'or et un présent en crise, et avec un mode de filmage qu'on pensait condamné à l'anecdotique, au vulgaire, et qui fait finalement ici l'effet d'une fresque.

**Theo Ribeton**





Posté le **vendredi 15 mai**



## Pauline à la Croisette 0 commentaire

Recommander 34

Tweeter 0

+1 0



Il paraît qu'on ne vient pas ici pour faire des découvertes et que rien ne réjouit tant les festivaliers que d'avoir des nouvelles des encartés historiques et récurrents, qu'ils soient inspirés ou non. Le bon sens populaire le dit pourtant : changement d'herbage réjouit les veaux. Le veau que je suis évidemment se félicite donc de la présence à l'ACID de « Pauline s'arrache », le premier film d'Émilie Brisavoine (ça mange de l'avoine au fait les veaux ? Comme quoi...). On s'en réjouit parce que l'intranquillité dans lequel il met son spectateur tranche avec l'insupportable ronron de certains films vus jusqu'à présent, toutes catégories confondues et parfois confondantes. En voici d'abord le synopsis :

*Ca commence comme un conte de fées : il y a une reine, un roi et leurs beaux enfants, Pauline, Anaïs et Guillaume. Mais, c'est plus compliqué, plus punk, le roi porte des talons aiguille en public, la reine veut rattraper le temps qui passe, leurs héritiers rêvent de révolte. Rien ne va plus... Pauline s'arrache...*

Entrer dans ce documentaire, c'est accepter de croquer dans des raisins verts. Les premières minutes sont proprement agaçantes de fausse inconsistance et de poses à la noix. On s'irrite d'une caméra tremblée autant que de propos niais. Et puis, peu à peu, lentement, tout s'éclaire non pas sous un autre jour mais sous d'autres jours. Chaque nouvelle scène, chaque nouvelle tranche de vie saisie sur le vif apporte son lot de démentis, de retournements, de surprises feintes ou non, de questions sans réponses et d'affirmations hésitantes. Le film emporte ainsi son spectateur au rythme de cette famille qui ne ressemble à aucune autre tout en s'avérant universelle après tout. Sous les cris et les mots durs et doux échangés sans trêve ni répit, on découvre petit à petit **un récit familial d'autant plus émouvant qu'il est souvent surprenant**. Pour s'arracher du nid comme chacun d'entre nous est amenée à le faire à un moment ou un autre, Pauline doit impérativement d'abord en faire le tour et les détours : plonger avec le courage nécessaire tout au fond de la paille (décidément Brisavoine...) de sa grange familiale où se terrent sinon des secrets du moins de sacrées découvertes intimes. De Pauline l'énergique, on passe insensiblement à une jeune fille de plus en plus attachante. **C'est l'histoire d'une chieuse qui se fait princesse au quotidien.**

On sait gré à Émilie Brisavoine d'avoir ainsi ouvert une partie de sa grotte domestique. Projet assurément casse-gueule et film à la mesure de ce dangereux pari initial. On pourrait en sortir avec une impression de voyeurisme et de malaise. Mais non, Brisavoine, comme Cabrera dans cette même sélection l'an dernier, se livre sans jamais nous oublier, c'est à dire en respectant son spectateur. Au bout du conte et du compte, au bout de ce film bigrement séduisant à force de liberté et d'allant, il y a sinon de la lumière du moins la certitude que faire image n'est pas innocent et qu'en filmant les autres, ici ses autres, on se filme soi-même d'abord. C'est le beau risque pris par la réalisatrice : **quand Pauline s'arrache de sa famille, Émilie débarque en cinéma chez nous. Les deux sont heureuses et nous avec.**



# Culture & Savoirs

CINÉMA

## Une recomposition familiale composée avec brio

Une chronique familiale foisonnante d'une forte puissance émotionnelle et esthétique, presque en forme de documentaire.

**PAULINE S'ARRACHE,**  
d'Émilie Brisavoine.  
France, 1 h 28.

**P**auline, ce n'est pas une starlette, elle porte pas des lunettes de soleil. Elle pose pas dans les magazines, elle fait acte d'une personnalité ardente devant la caméra de sa demi-sœur, Émilie Brisavoine, qui réalise là son premier film. La réussite de l'entreprise est d'autant plus remarquable que rien ne va de soi s'agissant de filmer ses proches. Elle tient aux choix des justes distances opérées tant au cours du filmage qu'à toutes les étapes de la construction d'un film qui n'était pas au départ conçu comme tel. La sœur-cinéaste admet la nécessité sous laquelle elle avait entamé de filmer des moments de vie tels qu'ils se sont déroulés devant sa caméra quelque trois années durant. Cadre décadré dans lequel elle engage sa présence et ses retraits, choisit ce qu'elle montre, dessine ou préserve. Pauline a quinze ans et l'on suivra son journal lors de ces écueils communs à cette transition de l'adolescence à l'existence de jeune adulte.

**Émilie Brisavoine ne cède pas aux dérisions de la télé-réalité**

Pour ce faire, Émilie Brisavoine ne cède pas plus aux facilités conventionnelles qu'aux dérisions de la télé-réalité. Si certaines séquences de confessions et de visionnages en commun des membres de la famille pourraient s'y apparenter, c'est le genre télévisuel qui par le jeu du contraste sensible en pâtit, révélant les oripeaux de sa condescendance. Rien de tel ici tant Émilie Brisavoine puise à la source d'une sincérité foncière avec la modestie que réclame son audacieux dessein. Meaud, la mère, fut une figure des nuits de fêtes. Le père, Frédéric, se travestit à la scène comme à la ville, Marilyn en talons de salon ou défilé de salle municipale pour soirée de soutien au mouvement LGBT dont le burlesque ne va pas sans rappeler quelque chose des films de John Waters, corpulences en moins. La fratrie a déserté cette famille ballottée comme un radeau dans la tourmente. Reste Pauline, la plus jeune, ligotée par des chaînes d'affects contre lesquelles

elle se débat, tantôt agressive et tantôt accablée. Dans cette famille qui sort de l'ordinaire, on gueule et on s'engueule, les noms d'oiseaux volent à tirs d'elles. Pauline lance coups de pied dans la fourmilière, coups de cœur et crises de larmes, nerfs en vrille et amours funambules d'où l'on retombe comme les tartines, côté beurre. Son caractère débridé et profond crève l'écran et l'on se dit qu'elle tiendrait de beaux emplois de cinéma si elle ne naviguait si bien auprès de la frontière poreuse qui sépare personnage et vraie personne en devenir. Autour d'elle, chacun bourlingue, tempête, ondoie sur la corde raide de relations explosives. Tous jours on croit friser l'écroulement, l'af-

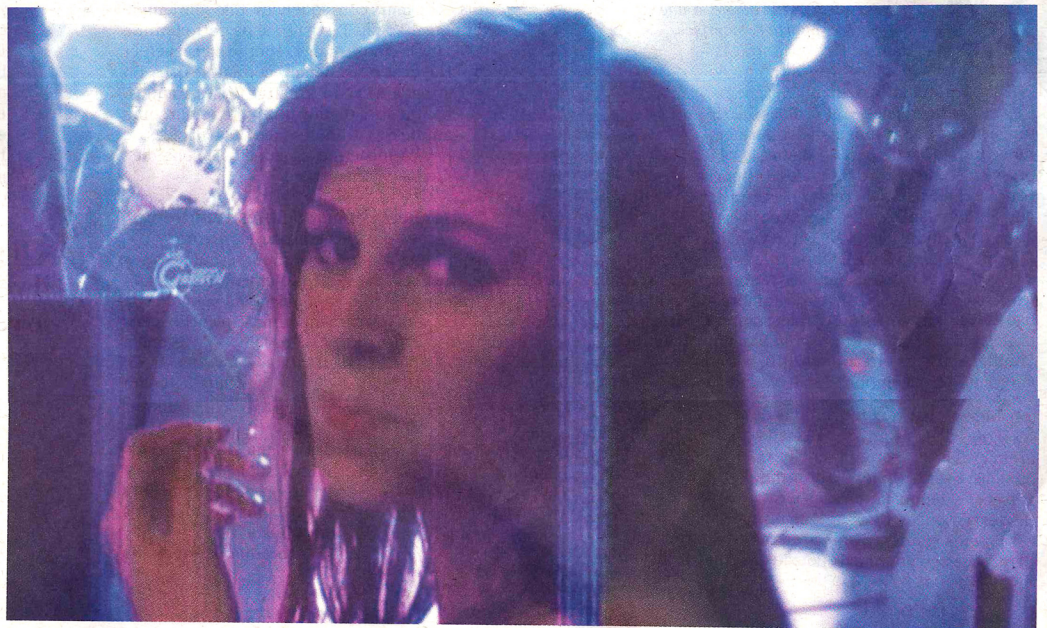
**Ici on s'aime en travers de colère et biais de violence, à l'envers et de guingois, mais on s'aime.**

voltes et plages d'introspection, moments volés et fenêtres ouvertes sur l'inattendu, la complexité dévoilée de chaque protagoniste. La mise en scène plus que subtile agence un véritable foisonnement émotionnel. Des vidéos de famille y contribuent d'où ressuscitent les âges de tous les possibles quand Pauline doit se confronter aux blessures enfouies dont

faissement des décors à l'aide desquels Fred recrée une magie d'appartement. Pauline, qui rêve d'une famille « normale », se heurte aux normes qui tuteurent les jeunes pousses. Jusqu'à ses dix-huit ans, elle grandit sous nos yeux entre ré-

le traumatisme entache ce qui de l'avenir tient au présent. Traumatismes transmis de longues lignées dont le film permettra de remonter les filiations, les conflits en boucles. Une famille quoi. Ici on s'aime en travers de colère et biais de violence, à l'envers et de guingois, mais on s'aime. Comme on peut. C'est parfois drôle en dépit des douleurs sous-jacentes. On rit même lorsqu'on sent enfler le drame mais personne n'est jamais risible. Pauline est la princesse d'un conte qu'Émilie Brisavoine traduit en animations poétiques et charmantes, espace mental aux ombres et lumières changeantes comme des lampions. Émilie Brisavoine court une aventure risquée. Elle l'emporte par la grâce d'une intensité sans faille et le plaisir d'un spectateur qui tient pour beaucoup à l'affirmation d'un parti pris à ce point singulier. ●

DOMINIQUE WIDEMANN



PAULINE (INTERPRÉTÉE PAR PAULINE LLORET-BESSON) NE POSE PAS DANS LES MAGAZINES, ELLE FAIT ACTE D'UNE PERSONNALITÉ ARDENTE DEVANT LA CAMÉRA DE SA DEMI-SŒUR, ÉMILIE BRISAVOINE, QUI RÉALISE LÀ SON PREMIER FILM. PHOTO JOUR2FÊTE



## Cannes 2015 : Pauline s'arrache arrache vraiment

22/05/2015 - 18h46



Partager sur : [f](#) 157 [t](#) 7 [g+](#) 0




### Et si la révélation cette année était à l'ACID ? Introducing Pauline s'arrache, d'Emilie Brisavoine.

*Pauline s'arrache* commence comme un conte de fées punk : il y a une reine (maman baba-excentrique), un roi (un papa ours qui aime se déguiser en femme) et leurs enfants, Pauline, Anaïs et Guillaume. Les dix premières minutes, *Pauline s'arrache* raconte le quotidien d'une ado vénère contre le monde (ses copines, son mec, son père, sa mère, son portable, etc) et donne l'impression d'une longue vidéo publiée sur YouTube par une jeune blogueuse qui s'ennuierait à crever. Bon.

On s'arrête là ? Surtout pas ! Rapidement, un point de vue adulte de cinéaste se détache derrière ces vidéos. Un montage surtout. Bingo : la réalisatrice Emilie Brisavoine appartient à cette jeune bande vigoureuse du cinéma français représenté par les **Justine Triet**, **Sophie Letourneur** et autres **Virgil Vernier** : Pauline est sa demi-soeur, la mère est sa maman, le père son beau-père. La bonne nouvelle de *Pauline*, c'est que le film ne se contente pas d'être un portrait d'une adolescente de 15 à 17 ans qui envoie des LOL sur son portable, tchatte sur Facebook via son ordinateur orné d'autocollants Hello Kitty et s'engueule puis se rabiboche avec son petit copain, ce qui en soi aurait intéressé 100 followers tout au plus. Non, ce que le film raconte, c'est comment une ado fâchée avec le monde va grandir sans même s'en rendre compte, comprendre et se rapprocher de ses parents chtarbés, couple queer inouï incroyablement assorti. Voilà pourquoi le film est drôle (la Pauline en question est irritante, égocentrique, gueularde, et pourtant irrésistible) et très touchant. Sous ses airs confidentiels et fauchés, son côté assemblage de vidéos YouTube tournées à l'arrache, *Pauline s'arrache*, sorte de mix entre *Strip-Tease* et un *A Nos amours 2.0*, arrache vraiment.

Stéphanie Lamome





### Émilie Brisavoine

Et si la vraie surprise du Festival de Cannes se trouvait cette année à l'Acid ? Avec *Pauline s'arrache* – conte de fée trash où elle filme, de 15 à 17 ans, Pauline, sa demi-sœur vénère contre le monde entier ; sa mère, ex-reine de la nuit déchue ; et son beau-père, créature *queer* qui n'a jamais aimé qu'une femme dans sa vie –, la jeune réalisatrice a fait un film de famille (chtarbée) en mélangeant archives personnelles, vidéos tournées sur un iPhone et véritables images de cinéma. Résultat : *Pauline...* arrache grave. S.L.



## Festival de Cannes: Comment réussir son film de famille dans la lignée de «Pauline s'arrache»



Emilie Brisavoine le 16 mai 2015 à Cannes - S.LEBLANC / 20MINUTES

### De notre envoyé spécial à Cannes, Stéphane Leblanc

C'est un conte de fée inscrit dans la réalité, avec une reine, deux rois et leurs héritiers. Emilie Brisavoine, 31 ans, présente à l'**Acid** – le **off du Festival de Cannes** – un portrait de sa sœur de 15 ans, Pauline Lloret, qui, par la grâce d'un tournage de quatre ans, aboutit à une saga familiale palpitante et bouillonnante : *Pauline s'arrache*.

On a tous tenté de réaliser un jour des films de famille, sans toujours y parvenir. *20 Minutes* a demandé à la réalisatrice ses conseils...

### Eprouver un « besoin viscéral » de filmer sa famille

Pauline, 15 ans, « traversait une période difficile », de doute, de quête d'identité. « J'étais étudiante en sociologie, raconte Emilie Brisavoine, et je me suis dit que la filmer pourrait peut-être l'aider face à ses questionnements d'adolescente. J'ai très vite ressenti un besoin viscéral de tourner. »

Mais on ne raconte pas une telle histoire en deux temps, trois mouvements. Au départ, Emilie n'avait pas idée que le tournage durerait quatre ans, ni que le résultat, après un an de montage et de postproduction, deviendrait un documentaire de cinéma diffusable dans les salles de cinéma. « Le montage est apparu nécessaire, moins pour faire un vrai film que pour permettre aux membres de sa famille de prendre du recul par rapport au tournage. »

### Faire des membres de sa famille « des personnages singuliers »

Qui dit histoire, dit personnages. « C'est sûr que moi j'ai la chance d'avoir une famille atypique », dont les membres ont chacun « des zones d'ombre et de lumière », comme des héros de fiction. Il ne s'agit pas de transformer la réalité mais de rechercher ce qui fait leur singularité.

Pauline est une adolescente a-do-rable, très à l'aise devant une caméra grâce aux chats vidéo ou à Facebook. Ses parents aussi sont attachants. Avant de rencontrer la mère d'Emilie et d'avoir avec elle trois enfants, le père de Pauline était attiré par les garçons et ne le cache pas. La mère d'Emilie et de Pauline est une ancienne reine de la nuit. Elle a huit ans de plus que son second mari et souffre aujourd'hui de cette différence d'âge. Quant aux enfants, ils grandissent et se rebellent à tour de rôle, jusqu'à ce que la petite dernière, Pauline n'envisage de « s'arracher » à son tour du royaume...

A la centaine d'heures d'images tournées, Emilie Brisavoine a eu la bonne idée d'ajouter quelques séquences d'archives familiales qui agissent comme des ponctuations dans le montage final: la rencontre de Fred et Meaud, les parents de Pauline, ses anniversaires de petite fille...

### Maintenir « l'attention sur les liens » familiaux

Les personnages du film ont tous en commun de vouloir être aimés et s'émanciper, ce qui crée forcément des tensions. « Rien n'est moins figé au monde que des liens familiaux », affirme Emilie Brisavoine qui a observé ceux de sa famille quatre ans durant. « Les conflits, les disputes, la difficulté de maintenir une harmonie, de desserrer ou de renforcer les liens à bon escient », tout le monde a des problèmes de famille et c'est justement ça qui rend le propos de *Pauline s'arrache* universel.

A Cannes, dans la salle des Arcades, le public riait et pleurait. **Les critiques étaient aux anges**. La réalisatrice sait aussi qu'elle a eu la chance de bénéficier « de la bienveillance et de la complicité » de sa famille, malgré la gêne que la « dimension intime du tournage » a pu parfois occasionner.





## Cannes 2015 : Pauline s'arrache d'Emilie Brisavoine

26 MAI 2015 | PAR MARTINGAELM

[Recommander](#) 0

Certes, nous avons, en France, le seul système de production cinématographique permettant de contrer le rouleau compresseur Hollywoodien mais aussi les attaques néolibérales des instances de Bruxelles; cependant notre cinéma est en crise. Il est vrai qu'il y a des choses à revoir étant donné la trop forte pression de la télévision sur le cinéma, vomissant parfois des objets tel que *Connasse*. Il est vrai que l'assemblage avait tout d'artificiel, et il faut reconnaître que les *Cahiers du Cinéma*, il y a deux ans, ont su mettre en avant un patchwork de cinéastes, plus ou moins intéressants, mais en tout cas pleins d'avenir. Il était, par contre, prématuré de parler de nouvelle vague homogène après avoir vu des films aux univers aussi différents que *Les rencontres d'après minuit*, *La bataille de Solferino*, *La fille du 14 juillet* ou *Un monde sans femmes* ou *Donoma*. Pourtant, difficile de ne pas reconnaître qu'ils ont su mettre en avant un cinéma français en marge du système, et qui bien souvent est né sans aide particulière. Il est au final regrettable que cela soit dans les marges que le cinéma français ait réussi à montrer sa créativité, puisque cela donne aux ennemis du système français pas mal d'arguments en leur faveur. Pour autant, ces cinéastes ont su profiter de cette reconnaissance pour montrer leur attachement à ce système original, quand bien même ils n'ont pas forcément réussi à en profiter. Aujourd'hui, tous ces noms popularisés par la revue historique ont pu remettre le pied à l'étrier, et trouver auprès des télévisions et de l'État toutes les aides dont ils ont eu besoin.

Plus intéressant encore, est le cas de Justine Triet. Si l'on a été bien seul à émettre de petites réserves vis à vis de son premier long métrage, force est de constater qu'elle est aujourd'hui à la tête d'une famille de cinéma pour le moins intéressante. Autour d'elle gravitent autant Vincent Macaigne, la star du cinéma français nouvelle génération, que l'excellent Virgil Vernier ou la sensible Emilie Brisavoine. Tous étaient présents dans *la Bataille* et tous ont su montrer, depuis, leur créativité.

C'est aujourd'hui au tour d'Emilie Brisavoine d'exposer sa première œuvre. On sent assez vite une filiation entre ses désirs de cinéma et ceux de Triet et Vernier. Cette envie de transformer la réalité en spectacle. Mais là s'arrête la comparaison. L'idéal de Triet est d'entrechoquer fiction et réalité, jusqu'à l'artifice. Pour Vernier qui filme dans les conditions du documentaire, c'est une transformation quasiment totale de la réalité pour l'amener vers un univers fantastico-politique. Brisavoine, elle, modestement cherche une voie qui lui est propre, celle de la poésie et du conte de fée. Pourtant, de ces trois cinéastes, c'est celle qui se confronte le plus au genre documentaire. *Pauline s'arrache*, son film, n'est rien d'autre qu'un film de famille. La sienne. C'est dans la forme que la fiction s'impose sur la réalité. Sous quelle autre forme que celle du conte de fées était-il possible d'évoquer l'incroyable portrait familial ? Pauline, c'est la demi-sœur d'Emilie, elle a 15 ans. Pour retranscrire cette période fantasque, où tout se transforme en soi et autour de soi, la féerie est une très pertinente façon d'aborder l'adolescence. Quant on sait, également, qu'il s'agit d'un montage de chutes de vidéos témoignages, qui n'avaient au départ pas vocation à donner à un film, la forme du conte se trouve le meilleur choix possible. En revenant sur ces images passées, Brisavoine déterre un trésor fantastique qu'elle raconte au présent, évoquant les brèches et autres blessures d'une famille ordinaire dans tout ce qu'elle a d'extraordinaire. Avoir une reine de la nuit comme mère et un père dont le métier est de se travestir semble à première vue iconoclaste, et donne matière à se faire des films. La vie étant pour eux une fête. La réalité est plus sensible et grave. Les blessures dont furent victimes les parents ont fini par avoir des conséquences, certes moins graves, sur leur progéniture. Ce sont ces fêlures qui intéressent la réalisatrice. Elle parvient à les retranscrire d'une bien jolie façon. On ne remerciera jamais assez l'ACID de programmer chaque année ce genre de petite trouvaille, qui l'air de rien, participe à diffuser toujours autant d'espoir dans le paysage cinématographique français. Et ce malgré les difficultés, les attaques des uns et des autres, ou tout simplement les gros sabots d'un certain cinéma populaire qui n'aurait, dans un monde meilleur, sa place qu'à la télévision.





Rechercher :

# MEDIAPART

LE JOURNAL

LE CLUB

LE JOURNAL

LE CLUB



## UniversCiné

univers|ciné  
www.universcine.com

### THÉMATIQUES DU BLOG

Cannes 2014 ■ Cannes 2015 ■ Cinéma du réel ■  
Festival de Cannes ■ cinéma ■  
documentaire ■ entretien ■ interview ■  
universciné ■ vod

0 Réaction

alerter

Partager

@Envoyer

Imprimer

A<sup>+</sup> Augmenter

A<sup>-</sup> Réduire

## Cannes 2015 - Emilie Brisavoine présente Pauline s'arrache

15 MAI 2015 | PAR UNIVERSCINE

Recommander 34

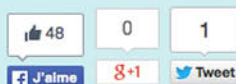
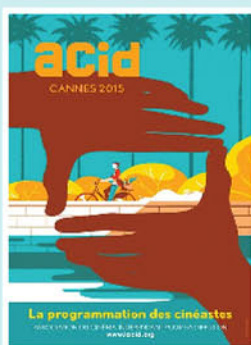


[CLIQUER SUR LA VIDÉO](#)

Emilie Brisavoine © UniversCiné

Dans son documentaire *Pauline s'arrache*, Emilie Brisavoine suit sa demi-soeur mini DV au poing sur quatre années de son adolescence mouvementée. A la fois film d'émancipation, chronique familiale, et comédie de mœurs, *Pauline s'arrache*, sera présenté à l'ACID ce vendredi.





## LIENS

[Accueil du mini-site](#)

[Festival de Cannes \(site officiel\)](#)

## AUTRES ARTICLES

**Mustang**

Quinzaine des Réalisateurs

**Dheepan**

Sélection officielle – Compétition

**L'universel, c'est le local moins les murs**

**Entretien avec Miguel Gomes**

Quinzaine des Réalisateurs

**Valley of Love**

Sélection officielle – Compétition

**Chronic**

Sélection officielle – Compétition

**Youth**

Sélection officielle – Compétition

**Volta a Terra**

ACID

**Le Trésor**

Un certain regard

**Sicario**

Sélection officielle – Compétition

**Les Mille et Une Nuits – Volume 3 :**

**L'Enchanté**

Quinzaine des Réalisateurs

**The Assassin**

Sélection officielle – Compétition

**Les Yeux brûlés**

Cannes Classics

**Cemetery of Splendour**

Un certain regard

**El Abraso de la Serpiente**

Quinzaine des Réalisateurs

**Mountains May Depart**

Sélection officielle – Compétition

**Trois souvenirs de ma jeunesse**

Quinzaine des Réalisateurs

**Le Tout Nouveau Testament**

Quinzaine des Réalisateurs

**The Grief of Others**

ACID

**Marguerite et Julien**

Sélection officielle – Compétition

## LA CAGE AUX FOLLES, par Adrien Dénouette

ACID

## Pauline s'arrache

En deux jours, Cannes aura vu déferler deux furias : la première, c'est *Mad Max*, un teaser carnavalesque de deux heures ; la seconde, c'est *Pauline s'arrache*, le portrait documentaire d'une famille déjantée, au caméscope. (*Fury*) *Road movie* à 150 millions de dollars *versus* psychodrame domestique en bouts de ficelles, d'un extrême à l'autre de ses catégories (le premier plastronne hors compétition – de fait, le film est hors norme –, tandis que c'est *L'ACID*, éternelle voiture-balai, qui hérite du poids plume), le festival démarre pied au plancher.

réalisé par **Émilie Brisavoine**

## Strip tease

Journal, *family*, *teen*, et *queer movie* à la fois, Émilie Brisavoine marivauda avec les genres et gribouille de la deuxième famille de sa mère, fruit d'une seconde noce, un tableau cocktail. Encore un *Strip Tease* étiré en long-métrage ? La réalisatrice met d'emblée les pieds dans le plat, et répond par une archive sans équivoque : un défilé du père, drag queen à ses heures, et de ses gosses, eux-aussi travestis, où s'improvise une cage aux folles sous le regard amusé d'un comité d'amis. Pas de doute, il s'agira bien d'un *Strip tease*. Pour cette famille transformiste, le quotidien est une scène ouverte, et la caméra, une simple occasion de prolonger le spectacle en robe de chambre. Mais sous son titre décapant, *Pauline s'arrache* cache une friandise douce-amère. Douce, parce que la bienveillance de cette grande sœur la dispense de toute opportunisme envers ses furibards de proches, et amère (pour le spectateur) parce que saupoudré d'afféteries vaguement parodiques, le film, en plus d'insister sur la démente (relative) de ses personnages, cède à un emballage de mauvais goût qui le dévisage forcément un peu. Au vu des cartons illustrés sur le thème du conte de fée (au style passe partout – plus hipster tu meurs) qui introduisent le contexte familial, on en vient à regretter les intertitres primitifs de *Tarnation* – vers lequel *Pauline s'arrache* lorgne un peu –, que Jonathan Caouette sublimait d'une multitude de procédés brouillons, voire totalement crades. Ici, le détail pourrait passer inaperçu, comme une petite faute de goût, s'il n'enfermait pas le récit sur une mauvaise piste. Pure coquetterie, la référence au conte de fée n'apporte pas grand-chose, trop vite balayée par les extravagances d'une famille finalement assez normale "dans son genre". Si bien qu'en tentant de conjurer la vétusté de ses images par cet emballage propre (idée qu'on imagine venir de conseillers peu inspirés), le film en renierait presque son amateurisme : soit le peu qu'il a à nous offrir, lequel, sous une forme flamboyante comme chez Caouette, peut passer de la boue à l'or.

## L'alchimiste

Heureusement, *Pauline s'arrache*, qui s'attarde sur Pauline, la cadette d'une fratrie de trois, peut compter sur la justesse du regard de Brisavoine. Il y a quelque chose de touchant à voir une demi-sœur recoller les morceaux de la famille issue du remariage de sa mère. Son regard dessine un lien original : mi dedans, mi dehors, elle applique sur ce un foyer qui s'émiette, une bénédiction de bonne fée ; peut-être la place par excellence des demi-sœurs. Pour autant, il n'y a rien de baveux chez Brisavoine, la tendresse est tangible mais elle ne colle pas. Nous ne sommes pas dans l'auto- non plus, et encore moins dans un narcissisme réflexif ; ici, le moi du filmeur existe mais il s'éclipse. C'est moins un art du détachement ou de la bonne distance, que de l'effacement – comme en témoigne une engueulade, filmée cachée derrière un voile avec la complicité de Pauline. D'ailleurs, c'est là que s'arrête la comparaison avec Caouette, qui lui, s'exhibait sans filets. Émilie, à l'inverse, ne filme que les autres : une famille hors du commun, chez qui les portes sont toujours ouvertes, et où l'intimité se hurle au mégaphone. C'est ce qui fait tout le charme du film : narguer la pudeur en filmant des personnages qui ne le sont pas du tout. Il suffit de voir ce père, pure créature caouettienne, commenter les images de l'engueulade avec Pauline filmée par Émilie, pour comprendre qu'il entrevoit en chaque instant sa part de performance : « *Je croyais avoir une voix un peu efféminée, que j'aime pas trop... Mais en fait quand je gueule, je fais mec quand même* » ; à quoi répond la pantomime de tristesse amoureuse de Pauline, affalée sur son lit un mouchoir dans la main et deux téléphones dans l'autre. Le film d'Émilie, comme le témoignage du père chez Jean-Luc Delarue, est une fenêtre ouverte sur l'intime (une de plus). Ce n'est pas une famille traversée par le monde, comme l'était le corps de Caouette, c'est elle qui déverse son petit cirque un peu partout. Comme la télé, omniprésente, qui égruge « la société » au tamis d'une multitude de petits « moi », les personnages s'ouvrent moins qu'il ne font rayonner le *show* de leur thérapie de groupe.

Et Pauline dans tout ça ? Caution *teen*, héritière du tempérament extraverti de papounet, elle tend un reflet inversé à la réalisatrice, dont la discrétion, à force de trancher avec le reste de la famille, finit par se voir comme le nez au milieu de la figure. Si bien que le spectateur en vient à considérer ce regard périphérique comme le vrai centre du film, faisant d'Émilie Brisavoine une sorte de fantôme bienveillant du premier foyer, sur les cendres duquel naquit ce second, plus tonitruant. Bref, une histoire de famille moderne, comme il en existe à chaque palier ; ce sont les demi-sœurs qui en peignent des fresques émouvantes et les emmènent à Cannes, qui ne courent pas les rues.



## Vu à Cannes : « Pauline s'arrache », une chronique familiale survoltée

**CANNES 2015** – Dans ce premier film documentaire, Emilie Brisavoine suit le quotidien survolté de sa demi-sœur de 15 ans qui passe son temps à s'arracher la gueule avec ses parents, sa sœur, et son mec, entre deux fous rires.

PAR RAPHAËLLE SIMON

*Pauline s'arrache* démarre comme un conte de fées : on nous présente les parents de Pauline tel un roi et une reine, qui auraient eu pour enfants un prince et deux princesses. Sauf que, heureusement, la musique déraile et le conte part en vrille, comme dans le *Cendrillon* de Téléphone : la mère de Pauline est une ancienne reine de la nuit dépressive, son père, un ancien travesti obsédé par son image, et son frère et sa sœur se sont fait la malle pour fuir leur tarée de famille. Pauline est la seule à rester avec ses parents avec qui elle se prend le bec toute la journée, à base d'insultes et de claquements de portes. « *La loi oblige à toquer à la porte d'un enfant !* » beugle-t-elle à son père qui la traite de salope.

Le tableau serait bien triste s'il n'était pas coloré par le tempérament de feu de la géniale Pauline. Excessive, drôle, hyper attachante, l'ado en mal d'amour fait le show pour attirer l'attention, et il faut reconnaître que ça marche : il faut la voir descendre et monter les escaliers à toute vitesse pour empêcher son mec qui veut partir de sortir de l'ascenseur, beugler comme un putois quand il ne veut pas répondre à son cinquantième coup de fil, ou inventer des métaphores toutes personnelles, comme après avoir démêlé un problème familial : « *j'ai l'impression que mon cerveau vient de chier* ». Si l'approche immersive fait parfois très télé, comme lorsque le père commente des rushes qu'il vient de voir dans une séquence émotion, la jeune réalisatrice fait des vraies propositions de montage, en jouant notamment avec les archives familiales. Dans l'une d'elles, on voit le père déguisé en Marilyn, et Pauline en jeune princesse. Depuis toujours, chez Pauline, tout le monde se déguise et joue la mascarade, car tout le monde a peur de grandir, comme dans la chanson. Avec une certaine agilité, la jeune réalisatrice parvient à saisir ces moments furtifs où les masques tombent et où la vérité s'échappe.



# Pauline s'arrache

PAR RAPHAËLLE SIMON

Dans ce premier film documentaire, Émilie Brisavoine suit le quotidien survolté de sa demi-sœur de 15 ans, qui passe son temps à s'arracher la gueule avec ses parents (une mère, ex-reine de la nuit, dépressive ; un père, ancien travesti, obsédé par son image), sa sœur (qui a déserté cette maison de fous) et son mec. Le tableau serait bien triste s'il n'était pas coloré par le tempérament de feu de la géniale Pauline. Excessive, drôle, hyper attachante, l'ado en mal d'amour fait le show pour attirer l'attention, et ça marche : il faut la voir beugler de désespoir alors que son mec ne répond pas à son cinquantième coup de fil, ou inventer des métaphores toutes personnelles, comme après qu'elle a démêlé un problème familial :



« J'ai l'impression que mon cerveau vient de chier. » Si l'approche immersive fait parfois un peu télé réalité, le film profite de vraies propositions de montage, en jouant notamment avec des archives vidéo familiales. Dans l'une d'elles, on voit le père déguisé en Marilyn, et Pauline, en jeune princesse – depuis toujours,

dans la famille, on joue la comédie par peur de grandir. Avec une certaine agilité, la réalisatrice parvient à saisir ces moments furtifs où les masques tombent et où la vérité s'échappe. ●

d'Émilie Brisavoine  
Documentaire  
Distribution : Jour2fête  
Durée : 1h28  
Sortie le 23 décembre



## Pauline s'arrache

Documentaire français d'Émilie Brisavoine

Petit mouvement de recul au départ : dès les premières scènes, sous-exposées, mal cadrées et tremblées, *Pauline s'arrache* plonge en effet le spectateur au cœur d'une méchante crise de nerfs familiale. Pas très loin de l'ambiance *cheap* (et incommode) d'un programme de télé-réalité. Il convient pourtant de s'accrocher. Car ce documentaire français en forme de « home movie » bricolé est plus ample qu'il n'y paraît. Premier bonus : son énergie, si peu commune qu'on se laisse emporter. Une énergie punk, comme l'est sa texture hybride qui mêle différents types d'images et de formats. Raccord avec l'univers mental de ses protagonistes très... rock'n'roll. Second bonus : son universalité. Contre toute attente !



De fait, en happant la vie bord cadre de sa demi-sœur Pauline, 15 ans, coincée entre une mère fêtarde et un père exhibitionniste (il adore, notamment, se travestir en femme) ; la jeune réalisatrice Émilie Brisavoine capte deux vérités sensibles de notre époque. Primo, que la génération Facebook assume sans ambages sa relation cathartique à l'image. L'aisance de Pauline, face caméra, est à la fois sidérante et poignante. Et deuxio, que même lorsque les lignes bougent dans la cellule familiale (les genres des parents, par exemple), l'essentiel demeure : à savoir les blessures qui se transmettent d'une génération à l'autre, la difficulté de grandir (à tout âge) ou de s'extraire, et puis l'amour. Toujours. Beau parcours en somme : après avoir été frappé, au début, par le bruit et la fureur qui traversent ce premier film ; on ne peut qu'être saisi, in fine par l'intelligence de l'Autre qui s'en dégage.

A. A.

## Pauline s'arrache

d'Émilie Brisavoine

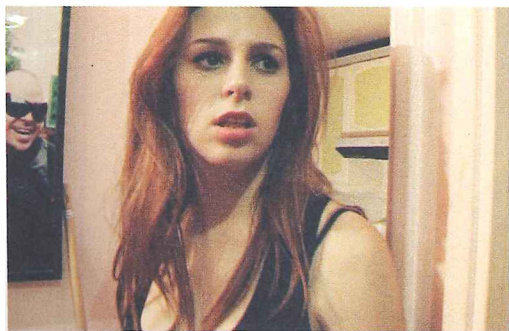
France, 2015. Documentaire. 1 h 28. Sortie le 23 décembre.



Émilie Brisavoine a filmé sa demi-sœur Pauline durant son adolescence, avant de décider de faire un film de cette matière accumulée, à laquelle se joignent aussi des films de famille (fêtes, anniversaires...) et même une apparition télévisée du père de Pauline sur le plateau d'un talk-show, raccord troublant avec l'exposition qui est faite ici d'une intimité familiale chaotique qui pourrait se prêter au sensationnalisme. Si heureusement il n'en est rien, c'est que ces images hétérogènes qui dessinent le parcours d'une adolescente vers son émancipation, d'un trait doux et limpide dissimulé au creux d'une forêt de saynètes quotidiennes agitées, sont porteuses au montage d'une représentation assez aiguë de rapports humains à la fois totalement singuliers et jouant l'éternelle partition de l'adolescence, de la famille ou des premières amours. La tension qui s'installe entre d'un côté l'artifice, l'outrance ou la mise en scène de soi (le père qui aime se travestir, sa fille terriblement à l'aise devant la caméra) et de l'autre le progressif dévoilement des ressorts de cette petite autarcie, mise à nu dans sa plus évidente fragilité, fait de chacun un personnage ambivalent et prêt à éclore, ce que l'emballage de conte punk un peu forcé du film ne fait que souligner. C'est le quotidien dans ce qu'il a finalement de plus banal qui ressort habité de ces mouvements furieux, et Pauline semble grandir et se fortifier (et les autres avec elles) de se trouver ainsi rattachée aux progrès invisibles du temps, de la répétition, des époques, pour enfin trouver le point dont elle pourra s'en arracher.

Florence Maillard





## PAULINE S'ARRACHE ★★★

**ÉMILIE BRISAVOINE** nous fait pénétrer dans sa famille à la manière d'un conte. Une façon de faire sauter d'emblée les digues qui pourraient exister entre fiction et réalité. Elle filme le quotidien de sa demi-sœur Pauline, le plus souvent dans sa chambre d'ado de l'appartement familial. Puis la caméra révèle les parents, le petit ami... On pense au travail de Jonathan Caouette (*Walk Away Renée*) pour cette formidable capacité à faire fi de toute pudeur et se frotter à la violence de l'intime ■ **T.B.**

D'Émilie Brisavoine • Avec Pauline Lloret-Besson... • 1 h 28

# PREMIERE



## ★★★ PAULINE S'ARRACHE

d'Émilie Brisavoine

Clouée chez ses parents telle une princesse dans son donjon, Pauline, 15 ans, n'a qu'une idée en tête : « s'arracher » de là. Sa demi-sœur aînée enregistre ce désir d'émancipation avec du matériel *lo-fi* (caméra DV, VHS, téléphone portable) dans un premier film survolté aux airs de *Tarnation* – autre journal intime au cœur d'une famille déjantée. Le portrait de Pauline a la facture brute de l'adolescence. C'est un patchwork d'images hétéroclites, dont les archives familiales constituent les granuleux flash-back. Échappant au *freak show* à la *Strip-tease*, ce documentaire parcouru de secousses rock'n'roll ne regarde pas ses protagonistes de haut, mais bien en face, dans un dialogue tourbillonnant, violent et drôle, expiatoire et fécond. **E.V.**

1 h 28. DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION JOUR2FÊTE.

## EN SALLES MERCREDI

### Pauline s'arrache ★★★☆

D'Émilie Brisavoine, avec Pauline Lloret-Besson, Meaud Besson, Frédéric Lloret. 1 h 28.

Ce film, qui ne ressemble à absolument rien de connu, est une vraie et bonne surprise, porté par un torrent d'énergie. La réalisatrice y livre ses authentiques souvenirs et archives de famille, avec comme personnage principal sa demi-sœur ado, qui grandit sous nos yeux entre un père qui se travestit et une mère inquiète d'être plus âgée que son mari. Les acteurs n'en sont donc pas, leurs dialogues sont leurs propres mots, de même que cette histoire n'est pas non plus exactement un documentaire. Plutôt une œuvre hybride au croisement des nouvelles technologies et du cinéma. Conte de fées moderne, fable avec des héros inattendus, portrait d'une adolescence en souffrance, mais qui ne manque pas d'humour et parle cash, ici tout défile en vrac. Les images proviennent de différentes caméras, des dessins apparaissent à l'écran, il y a un côté brouillon et fouillis, qui, loin de pénaliser l'ensemble, le rend intense, bizarre, étonnant. Et surtout de plus en plus poignant à mesure que le récit avance et que Pauline rêve de parents normaux, pour voir. À l'arrivée, *Pauline s'arrache* déborde d'amour... Mais c'est si compliqué la vie. **D.A.**



PROD



# PAULINE S'ARRACHE

ÉMILIE BRISAVOINE

*Sa demi-sœur l'a filmée pendant quatre ans : Pauline, ado parisienne en crise et aux parents bien allumés, devient une émouvante héroïne.*



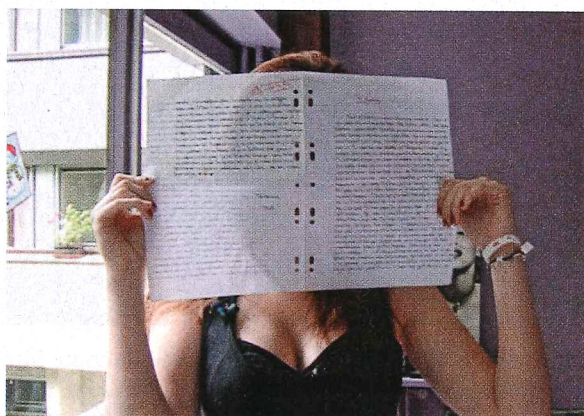
Les dix premières minutes, façon télé-réalité hystérique et foutraque, ont de quoi horripiler. Mais très vite, on comprend que la famille gravement dysfonctionnelle qui se déchire devant la caméra d'Emilie Brisavoine, la sienne, ne fait pas semblant. Sa sincérité et son naturel viennent à bout de toutes les préventions. Pendant quatre ans, la jeune réalisatrice a braqué divers appareils (caméra DV, iPhone...) sur sa demi-sœur, Pauline, spécimen d'ado en crise à la langue bien pendue, et sur ses drôles de parents : Fred, le père homosexuel, adepte du travestissement, et Meaud, la mère, ex-reine de la nuit fatiguée par la vie et ses excès, qui a bien quinze ans de plus que son second mari et dit cette phrase magnifique : « *On s'aime mal, mais on s'aime fort.* » Ces âpres scènes de la vie quotidienne et parisienne (repas, engueulades sans

fin) se mêlent, un peu comme dans le *Tarnation* de Jonathan Caouette, aux archives familiales en VHS, et finissent par composer l'émouvant roman d'apprentissage d'une jeune fille en quête d'émancipation. — **Jérémy Couston**

| Documentaire français (1h28).

Sortie le 23 décembre.

Entre deux engueulades avec son père homo et sa mère ex-reine de la nuit, Pauline, sincère, naturelle.



# Sofilm

Décembre 2015 - Janvier 2016



## ÉMILIE BRISAVOINE, réalisatrice de *Pauline s'arrache*

La Pauline du titre a 15 ans ; un père travesti et une mère excentrique. C'est aussi la demi-sœur de la réalisatrice, qui plonge tête baissée dans l'intimité agitée de la famille. Cela aurait pu être un mauvais épisode de *Confessions Intimes*, mais Emilie Brisavoine la joue profil bas et en tire un film souvent très drôle mais jamais embarrassant. Bien joué.



## Loin des tapis rouges, ils vivent leur Festival de Cannes



**CINÉMA** - 2min 58s - Le 19 mai à 20h30

Depuis mercredi dernier, le Festival bat son plein sur la Croisette. Mais, loin des strass et des paillettes, des producteurs participent au marché du film de Cannes, le plus important du monde. Ces hommes de l'ombre tentent par tous les moyens de percer dans ce milieu sélect.

[LIEN](#)



## PRINCESSE PAULINE

Il était une fois une princesse, Pauline, qui, comme toutes les princesses adolescentes, rêvait de quitter le palais du roi et de la reine, ses parents. Il était une fois un roi, « mi-homme, mi-femme », selon Pauline, qui la nuit ressemblait à Marilyn Monroe, avec sa perruque blond péroxydé et ses talons aiguilles. Et une reine exuberante, diva de la nuit parisienne. La princesse grandit avec ses deux parents et de nombreux frères et sœurs, demi ou pas, peu importe. Et parmi eux, Émilie Brisavoine, qui filma sa cadette de dix ans, pendant deux ans, avec tout ce qui lui tombait sous la main, dont son téléphone. Ce qui est drôle dans ce film c'est qu'il montre, volontaire-

ment ou pas, comment une famille exceptionnelle a les mêmes problèmes que les familles les plus banales. « C'est à cette heure-là que tu rentres », hurle le père à sa fille. « C'est quoi cette manie de ne pas toquer ? La loi exige qu'on toque à la porte d'un enfant », répond Pauline, comme toute adolescente. La jeune femme ne s'arrache pas de son nid familial qui n'est pas un cocon. C'est lui qui s'effiloche et ne la maintient plus, alors même que la caméra creuse les secrets des parents. À la fin du film, on en sait presque trop. A.D.

« PAULINE S'ARRACHE », d'Émilie Brisavoine, avec Pauline Leoret-Besson, Meaud Besson, Frédéric Leoret (1 h 28)



## Causette

## Cinéma

PAULINE S'ARRACHE  
Son côté punk

« On s'aime mal, mais on s'aime fort. » La réplique jaillit comme un scud. Elle résume bien ce documentaire tonitruant. Incommodant au départ: en projetant le spectateur au cœur d'une engueulade familiale, il frôle l'ambiance *cheap* de la télé-réalité. Et puis non. L'énergie de ce film est si peu commune qu'on se laisse emporter. Une énergie punk, comme l'est sa texture hybride qui mêle différents types d'images et de formats. Raccord avec l'univers mental (mouvementé) de ses protagonistes. Une énergie paradoxale surtout: *Pauline s'arrache* relève moins du *home movie*, finalement, que

de la chronique universelle. De fait, en happant la vie bord cadre de sa demi-sœur Pauline, 15 ans, coincée entre une mère fêtarde et un père exhibitionniste (il adore se travestir en femme), Émilie Brisavoine saisit deux vérités sensibles de notre époque. Primo, la génération Facebook assume

sans complexe sa relation cathartique à l'image. L'aisance de Pauline, face caméra, est à la fois sidérante et poignante. Et deusio, même lorsque les lignes bougent dans la cellule familiale (le genre des parents, par exemple), l'essentiel demeure: l'amour et la rage. La vie, quoi. 📺

A. A.





## Au cinéma cette semaine: «Pauline s'arrache»

Publié par [Christophe Martet](#)

Un formidable documentaire sur une famille (pas tout à fait) comme les autres.



*Pauline s'arrache*, d'Emilie Brisavoine est un formidable documentaire sur une famille recomposée pas (tout à fait) comme les autres, qui a fait sensation au [dernier Festival de Cannes](#).

 Send

 Recommander 0

Pour raconter l'histoire de sa famille, Emilie a choisi la forme du conte. Il y a une reine, la mère de Pauline, le roi, Frédéric et leurs trois enfants. Mais très vite, la situation se complique: Pauline se retrouve seule avec ses deux parents. Elle est en pleine adolescence. Certes, elle a un copain, le bel Abel, mais c'est compliqué. Et elle doit supporter les coups de gueule de son père, d'abord contre sa mère puis contre elle-même.

Lors de l'avant-première de Yagg, la réalisatrice expliquait qu'elle avait senti que sa sœur traversait une période difficile, et que sa caméra pouvait lui servir d'appui, d'aide. Qu'est-ce qu'une famille aujourd'hui? semble demander ce film très intense. Certes, la mère, ancienne reine de la nuit, paraît dépassée. Oui, le père, aime à se travestir et joue dans des clubs des imitations de Marilyn. On a l'impression que ce n'est pas le genre de famille qui plairait à la «Manif pour tous».

Le père n'est pas tendre avec sa fille, la mère est peu présente, et Pauline va découvrir au fil des quelques mois du tournage tout ce qui lui a manqué. Mais aussi tout ce qu'elle a pu réaliser. Elle se confie dans des moments d'une rare intensité et elle se construit sous nos yeux. La réalisatrice fait aussi un usage magnifique d'images d'archives, des home movies tournés notamment par les grands parents. Son ambition était de réaliser un film de cinéma, sur fond de musique punk et classique, et c'est pleinement réussi. *Pauline s'arrache* est un film à ne pas manquer. [Christophe Martet](#)



## Famille, je vous filme

Avec *Pauline s'arrache*, premier film en forme de documentaire, **Émilie Brisavoine** pose un regard original sur l'émancipation de sa demi-sœur.

PAR ILAN MALKA

**D**urant quatre ans, Émilie Brisavoine a filmé ses proches dans leur vie quotidienne. On suit ici le parcours de sa demi-sœur Pauline, à partir de ses quinze ans. Au travers de séquences prises sur le vif, filmées à l'improviste, on l'accompagne dans sa découverte de l'amour, ses relations complexes avec sa mère Meaud et son beau-père Fred, qui aime se travestir et se déguiser en Marilyn.

Il faut commencer par s'adapter à la respiration particulière de ce *home movie* familial, car on peut redouter le documentaire youtubesque bricolé et convenu. Le sentiment au départ est paradoxalement celui d'un manque de spontanéité. Les personnages les plus présents à l'écran, comme cette adolescente très extravertie et son beau-père excentrique, ont des tempéraments d'acteurs. Leur dimension de « *showmen* » peut jurer par moments avec l'intention affichée de montrer au naturel et sans artifices la vie d'une famille.

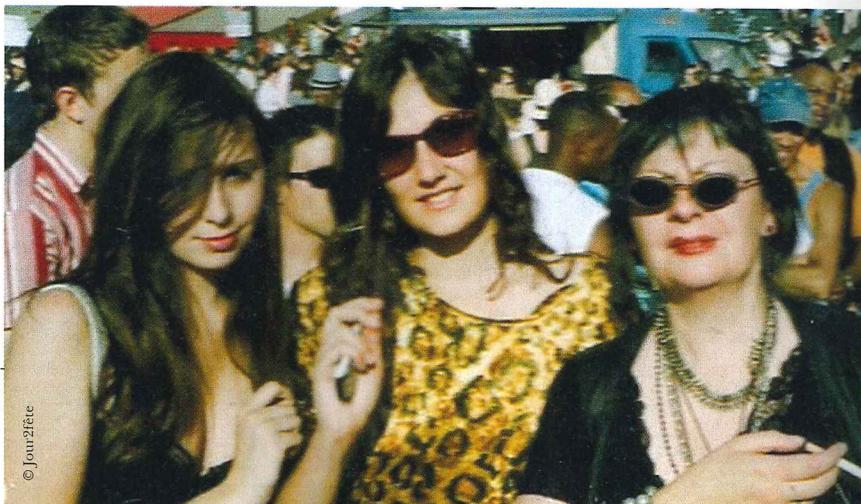
La mise en scène est pleine d'une énergie instinctive, rafraîchissante, mais encore peu maîtrisée. Elle emprunte dans ses intertitres à l'imagerie du conte, elle tend parfois vers la psychanalyse filmée, le reportage façon *Strip-tease* ou encore la simple chronique adolescente, et donne l'impression de peiner à choisir une vraie direction.

Petit à petit, *Pauline s'arrache* trouve pourtant sa musique, son rythme. Il décolle vraiment lorsque la caméra ne se limite plus seulement à enregistrer, mais commence aussi à bousculer, interroger ce qu'elle voit. C'est notamment cette séquence où Émilie Brisavoine confronte

sa sœur et son beau-père aux images qu'elle a tournées, et où chacun se retrouve face à lui-même. C'est aussi à ce moment que Pauline réalise le rôle de médiatrice qu'elle a toujours joué auprès de sa mère et de son père, et les conséquences directes sur sa vie personnelle et quotidienne. Se dessine alors le portrait d'une adolescente perdue comme une comédienne sur plusieurs théâtres différents. Elle évolue sur la scène de la famille, montrée ici comme un lieu de tensions et de proximités exaltées, où chacun peut être enfermé dans un rôle qu'il n'a pas choisi, et où l'intimité peut devenir un combat. Elle se situe également sur la scène de l'adolescence, cet âge où, faute de s'être trouvé, on est fréquemment en représentation. Elle est enfin sur la scène d'une époque marquée par Facebook, Snapchat et les selfies, qui invitent à projeter sa propre vie comme un film sur un écran.

C'est à travers cette confrontation, finalement universelle, entre d'un côté ce que Pauline incarne extérieurement, ses fantasmes de « normalité » aux yeux de la société, et de l'autre sa vérité intime, sa recherche intérieure, que le film, en équilibre fragile, parvient à poser un regard neuf, sensible et stimulant sur la construction personnelle d'une jeune fille de quinze ans dans les années 2010. C'est la belle qualité d'un premier long métrage singulier, imparfait, mais attachant, qui donne envie d'en voir un deuxième.

**PAULINE S'ARRACHE**  
avec Pauline Lloret-Besson,  
Meaud Besson...  
Jour2fête  
sortie le 23 décembre







## Queer Cannes : jour 3 – Pauline s'arrache

### Rencontre de deux sœurs pas comme les autres

Pour ce troisième épisode de Queer Cannes, Franck Finance Madureira rencontre Emilie Brisavoine, réalisatrice de *Pauline s'arrache*, pour lequel elle a filmé sa demi-sœur pendant plusieurs années, des affres de l'adolescence à la rébellion, vers l'émancipation et la paix avec les siens. Un documentaire impudique, authentique, plein de douceur et de violence. La vie, la vraie. Soutenu par l'**ACID**, ce premier film intéresse l'équipe de la Queer Palm pour sa dimension atypique et sa subtilité à interroger la question de l'identité.

Ça commence comme un conte de fées : il y a une reine, un roi et leurs beaux enfants, Pauline, Anaïs et Guillaume. Mais c'est plus compliqué, plus punk, le roi porte des talons aiguille, la reine veut rattraper le temps perdu, leurs héritiers se rebellent. Rien ne va plus, Pauline s'arrache.



[CLIQUER SUR LA VIDÉO](#)



## CINÉ-CLUBBING, JOUR 7

Mercredi, 20 Mai 2015



Ce matin en compèt' il y a *Sicario*, une histoire de narcotrafiquants avec Benicio del Toro qui s'est beaucoup préparé au rôle d'après mes informations. Ce qui vaut à un polytoxicomane notoire de dire «voir à 8h du mat' *Sicario*, c'est comme regarder Top Chef quand t'as faim».

On a préféré se la jouer *low profile* et aller à la MJC de la Bocca voir un film de l'ACID. Cette année, c'est vraiment la sélection où l'on a fait de vraies découvertes et eu quelques bonnes confirmations. On se demande comment la Semaine de la Critique a pu passer à côté de tant d'excellents premiers ou seconds films alors que c'est normalement son but. A part *le Cogitore*, j'ai pas eu vent de belles découvertes à la Semaine. À Paris, j'avais vu *Dégradé*, que je trouve pas si nul mais qui est le cliché du film de sélection parallèle cannoise, un film gazaoui réalisé par deux hommes sur la condition féminine en Palestine. N'en jetez plus. Par contre, les réalisateurs ont les prénoms les plus cools de la terre : Arab et Tarzan, et un *look tellement beyond* qu'on valide. Vous remarquerez le mascara. Pour information, ces hommes très barbus ont genre 25 ans.

Donc à l'ACID cette année, il y avait le Forgeard dont je parle tous les jours, *Pauline s'arrache* que tous les gens de goût ont vu et trouvent très bien, *La Vanité*, le nouveau film très suisse de Lionel Baier qui est vraiment super (une comédie sur l'euthanasie, c'était pas gagné), *Crache Coeur*, un très beau premier film de Julia Kowalski, et le deuxième et magnifique film de Patrick Wang que je suis venu voir au Studio 13, dans un endroit où l'on voit enfin des vrais gens.

Les Parisiens descendus sur la Côte d'Azur critiquent tout le temps la population locale. C'est vrai qu'ils ont de drôles de goûts en matière de vote mais il faut avouer que les commerçants sont très sympas. Des consignes ont même dû être données pour que les 3 000 vigiles qui te fouillent l'anus à chaque fois que tu passes une porte le fassent avec le sourire et sans jamais manifester d'agacement. Il y a même des jeunes. Ils sont tellement voyants qu'on ne les remarque pas. Ceux qui veulent absolument fouler le tapis rouge viennent d'Antibes ou de Fréjus le matin, et les garçons portent leur smoking dès 10h du matin à la recherche d'une invitation puisqu'ils ne peuvent pas monter les marches avec un sac à dos. Pour les filles, c'est un peu le festival des meufs qui ne savent pas marcher en talons. Il n'est pas rare de les retrouver les orteils en sang à la sortie de la projo du soir, titubant pieds nus dans le Palais.

Donc à la MJC, les enfants passent d'abord. Les accrédités doivent attendre que la classe du lycée Christian Estrosi arrivée en retard soit là pour enfin rentrer. «On ne mange pas dans la salle ! Vous attendez la fin du film !» hurle une prof documentaliste. Ça fait vraiment du bien d'être dans cette salle avec des sièges cassés, avec une population locale cool, souriante et cinéphile. Ça remet les choses en place. Et on ne pouvait finalement imaginer lieu plus idéal pour voir le deuxième film tout en humilité et délicatesse de Patrick Wang. Ce réalisateur américain avait fait un chef d'oeuvre en 2011, *In The Family*, sorti seulement l'année dernière en France. *The Grief of Others* pourrait avoir le même titre que son premier film. Une histoire de famille toute en sensibilité retenue. C'est vraiment super beau. A la sortie, je tweete à *Jacky Goldberg* que le film est génial parce que je me souviens avoir vu *In The Family* avec lui et qu'on était sortis les yeux embeués. Mais mon téléphone passe de 40% à 1% sans aucune échelle de valeur et s'éteint puis se rallume presque plein. Jean-Marc Lalanne m'avait dit une fois que mon téléphone était mon inconscient. En cette fin de parcours cannois, force est de constater qu'il est mal en point.

Les journalistes commencent d'ailleurs tous à être en roue libre. Ça fait trois ou quatre jours que certains sont en boucle sur la projo au marché du film du dernier Zulawski. Comme Boris, qui grâce à Paulo Branco, réussit à aller à cette projo confidentielle. «*Cosmos by Andrzej Zulawski is a hidden treasure of the festival*» écrit-il sur sa page Facebook en prenant bien soin à mettre le point sur le Z. Cette phrase prend encore plus de saveur avec l'accent russe prononcée par l'intéressé.

On se moque toujours un peu gentiment de l'Apichatpong-mania des geeks de festival qui, comme mon coloc' Adam (ou Miguel Gomes, en témoigne la photo d'hier), portent des T-shirts du réalisateur thaïlandais. Mais au bout de quelques minutes de son *Cemetery of Splendour*, je suis bien obligé de me rendre à l'évidence que je fais partie de «ces gens-là», et que Weerasethakul est l'un des plus grands réalisateurs vivants. La seule raison qu'on voit de ne pas mettre ce film complètement sidérant en compèt' est la peur d'une nouvelle palme qui ferait moins de 100 000 entrées en France. Le film est bien supérieur à *Oncle Boonmee*, et on ne perçoit pas autre chose que du mépris pour les pays du Sud à refuser à un ancien palmé la compétition officielle, alors que l'américain Gus Van Sant y est (avec un film qui n'a aucune chance de palme, soit). C'est la première fois que j'ai déjà envie de revoir un film que je viens de voir, et ça risque d'être difficile de trouver mieux d'ici la fin du festival.

Cette histoire de maladie du sommeil m'a tenu éveillé pendant deux heures mais me donne quand même un sérieux coup de barre à la sortie. Je suis épuisé et j'hésite donc à enchaîner avec le Jia Zhangke à 19h. Jean-Baptiste Viaud et Victor Dekyvere, mes partenaires de queue cannoise depuis deux ans, m'ont gardé une place, mais la veille, une Russe pas commode a failli me foutre un coup de kalashnikov quand je les ai rejoints et que je suis passé devant elle ; du coup aujourd'hui, je préfère faire la queue réglo. Mais il y a tellement de monde que j'abdique et je crie un peu trop fort à Jean-Baptiste et Victor ainsi qu'à toute une audience internationale « *finalement ça tombe bien, je dois me racheter des slips*» parce que comme une connasse, je sais pas faire ma valise et que je suis bien moins organisé qu'Isabelle Régner.



Les sièges d'une file d'attente.

Du coup, je vais voir le film à 22h. Dans la queue, il y a la vieille journaliste lesbienne *butch* d'un pays nordique que je croise depuis mille ans dans tous les festivals et qui me fait un peu peur. D'ailleurs à un moment, elle éructe sur la petite pédale que je suis parce que je l'ai touchée avec mon sac à dos. Pas d'inter-LGBT à Cannes...

Pourtant, le film de Jia commence sur une chanson des Pet Shop Boys. Et un film qui commence et finit sur une Chinoise qui danse sur *Go West* ne peut forcément pas être mauvais. On l'a assez dit, Jia Zhangke est LE cinéaste de la mutation de la Chine vers l'économie de marché (d'où *Go West*, forcément). Une fois de plus, il refait une fresque sur plusieurs décennies et la transformation douloureuse de la société chinoise, et les deux premières parties (en 1999 puis en 2014) nous laissent un peu sur notre faim, quand arrive enfin la troisième, qui - idée de génie - se passe en 2025. Le dernier tiers est vraiment incroyable et la scène finale nous laisse scotché. J'ai toujours eu des réserves sur Jia Zhangke, bien que je trouve ça à chaque fois intelligent, mais le film prouve encore une fois que c'est le plus grand réal' chinois actuellement.

Jacky Goldberg est à la sortie et on a nos règles ensemble aujourd'hui parce qu'il pense la même chose que moi du Jia ainsi que du Patrick Wang montré à l'ACID. Il m'emmène au pavillon Canal Plus où se réunissait l'équipe du *Cercle*. On a l'impression d'être dans *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola et on se ressert huit fois de la tarte aux fraises parce que ça fait cinq jours qu'on a oublié de manger. Je reprend autant de fois du champagne, mais je m'arrête après avoir renversé une table et un pot de fleur. Personne n'a vu, je fais comme si de rien n'était. On a une discussion très deuxième année de Master en Arts du Spectacle sur "est-ce que l'artiste raconte la réalité ou une réalité, ou pas de réalité du tout". Personne ne trouve de réponse, et du coup on va se coucher. Boris travaille studieusement à son papier sur Apichatpong Weerasethakul, qui sera probablement le truc le plus fort écrit dans la langue de Tolstoï depuis *Guerre et Paix*, quand soudain, les cris d'orgasme d'une femme résonnent dans la cour de l'immeuble. Il est temps de rêver d'Apichatpong...

++ Lire les reports du Jour 1 [ici](#), du Jour 2 [ici](#), du Jour 3 [là](#), des Jours 4 et 5 [ici](#) et du Jour 6 [là](#).



## CINÉ-CLUBBING, JOUR 8

Jeudi, 21 Mai 2015

Il faut bien dire qu'à Cannes, l'Afrique n'intéresse personne. A moins que ce soit pour acheter un parapluie à l'un des revendeurs à la sauvette qui poussent comme des champignons au moindre signe de pluie. C'est d'ailleurs bien le seul moment où l'on voit des Noirs à Cannes. Selon ce que vous avez dans votre portefeuille et votre degré d'empressement, l'accessoire se dealera entre 5 et 10 €. Au delà, soit vous avez une version qui ne se détruit pas au bout d'une heure, soit vous êtes une quiche en marchandage.

Autant dire qu'il n'y avait personne à la proje du [dernier film de Souleymane Cissé](#) présenté en séance spéciale. Surtout quelques journalistes anglo-saxons perdus dont c'est le premier festival (et on se demande parfois si c'est pas aussi leur premier film) qui te demandent quoi penser des trucs qu'ils ont vu parce que visiblement, ils ont pas assez de temps pour y réfléchir. Comme le film est projeté à Bazin, j'ai ramené ma doudoune, mon écharpe et ma cagoule car il fait toujours -4 dans cette salle. Je pense que comme aucun officiel n'est jamais venu là - et qu'elle est surtout peuplée de journalistes crevards -, la clim est restée bloquée depuis des années sur le mode banquise sans que jamais personne ne s'en émeuve. Pour moi, Souleymane Cissé est *LE* plus grand cinéaste africain, notamment parce qu'il a réalisé *Yeelen* (*La Lumière*), qui est l'un des films préférés de Martin Scorsese, et *Waati* (*Le Temps*), qui est l'un des films préférés de moi. Le truc le plus beau et émouvant que tu puisses voir sur l'apartheid et le racisme en Afrique du Sud, et qui, assez scandaleusement, n'a toujours pas été édité en DVD, et que je cherche à revoir depuis au moins 15 ans (j'ai mis une alerte Google, c'est dire).

Forcément donc, je ne voulais pas rater son nouveau film, et il y a dedans comme d'habitude des choses magnifiques. J'avoue ne pas avoir tout capté aux histoires de famille de Cissé (*O Ka* est un documentaire sur sa maison familiale dont ses sœurs ont été expulsées en dépit du droit en 2008) notamment parce que depuis que j'ai vu le Weerasethakul, je souffre comme le soldat de son film de maladie du sommeil, et que je commence un peu à piquer du nez régulièrement alors que jusqu'ici, je n'avais pas loupé une miette des films (sauf, il faut l'avouer, quelques merdes où je me suis accordé un roupillon). La question du sommeil devient cruciale en fin de festival, et même si aucun journaliste ne vous l'avouera, tout le monde dort pendant les films à Cannes. Je me souviens qu'une fois, *Isabelle Giordano* avait essayé de théoriser là-dessus mais comme c'était elle, c'était grotesque, on se disait vraiment qu'elle parlait des films sans les avoir vus. Par contre, si vous êtes un ronfleur sonore, vous provoquerez immédiatement l'hilarité générale dans la salle, ce qui vous réveillera sans même comprendre que c'était à cause de vous.

C'est marrant cette place en séance spéciale (qui signifie concrètement que le film sera vu par 100 festivaliers) de *O Ka* (*Notre maison*) après le succès de *Timbuktu* l'année dernière. C'est vrai que le film n'a pas vraiment le profil pour la compète, mais j'ai davantage l'impression d'avoir appris quelque chose du Mali en sortant de ce film plutôt que de celui d'Abderrahmane Sissako, qui me semble plus refléter ce qu'en attend l'homme occidental - en témoignent sa pluie de Césars et sa nomination aux Oscars. On sent vraiment à quel point Souleymane Cissé est une belle personne, ce que confirme *Agnès Wildenstein* qui connaît, après avoir travaillé à la Cinémathèque et au festival de Locarno, 99% des réalisateurs francophones. A la sortie, les gens qui attendent pour le film suivant sont surpris de me voir habillé en combinaison de ski, surtout que je reviens de Bamako, mais au moins c'est pas moi qui attraperai la crève.

On cherche à se nourrir sainement pour une fois, et dans la rue, on reconnaît *Harvey Weinstein* incognito alors que le mec a au moins autant de pouvoir que Barack Obama. Ça me rappelle cette anecdote d'un ami qui l'avait vu avec toute sa famille assis à la terrasse de feu le Zanzibar, le bar gay de Cannes désormais remplacé par un glacier, certainement parce que c'était celui où il y avait le plus de place. Trois minutes après que mon ami l'a tweetté, Weinstein s'est levé en furie pour savoir qui avait fait ça et menacé le coupable d'un emprisonnement à vie à Guantanamo.

A l'autre bout de l'échelle de l'économie cinématographique, on croise ensuite rue d'Antibes une fois de plus Karine Durance, l'attachée de presse des crevards du cinéma français, qui donne tant d'amour pour les films qu'elle défend que ça peut te foutre la chiale comme à un film des frères Dardenne. Elle peine un peu à aller à la Gare car elle a deux handicaps : ses jambes qu'elle n'utilise presque jamais et une valise plus grande qu'elle. Je lui porte son bagage parce qu'elle a l'air d'une *Linda de Suza* qui traîne sa valise en carton, et du coup elle m'invite à manger. Vous voyez, le monde du journalisme est plein de petites corruptions. On parle des subtilités entre transformistes, travestis et *cross-dressers* parce qu'elle s'occupe du film *Pauline s'arrache*, qui est un docu qui traite un peu de ça (d'ailleurs Karine, merci de m'inviter encore à déjeuner pour avoir casé une fois de plus un de tes films). Je la quitte pour aller écrire ma chronique quotidienne avec un *sérieux coup de barre*.

C'est donc épuisé que j'arrive à la projection de *The Assassin*, le nouveau film supra-méga-attendu de Hou Hsiao-Hsien où après quinze minutes de prologue, je commence un peu à somnoler par intermittence en ouvrant parfois les yeux pendant une dizaine de minutes. Du coup, j'ai l'impression d'avoir raté toute la mise en place de l'histoire et de ne rien comprendre jusqu'à ce que je réalise qu'en fait, il n'y a rien à comprendre. *The Assassin*, c'est vraiment *Tigre et Dragon* meets *Les Fleurs de Shanghai*. Un pur shoot d'arts martiaux contemplatif, et c'est l'une des drogues les plus fortes qu'on ait prises pendant ce festival avec le Weerasethakul. C'est vraiment somptueux. On ignore si *Jacky Goldberg* a crié à la sortie du film «*rendez-vous Hanouna !!!!*» comme il l'avait fait avec *Carol*, mais *The Assassin* partage avec le film de Todd Haynes le même souci de la perfection et de l'élégance, où pas un pet ne dépasse. C'est vrai qu'au moins dans *Cemetery of Splendour* d'Apichatpong, ça sent un peu plus la merde, surtout grâce à une scène d'anthologie où une meuf fait caca.

Alors que Thierry Frémaux avait mis l'accent dans sa sélection sur un cinéma social, il est amusant de remarquer que les trois plus beaux films du festival (*Carol*, *Cemetery of Splendour* et *The Assassin*) ne disent rien du monde, et celui de HHH ne dit même rien du tout.

En sortant, on n'a jamais vu autant de téléphones chinois pour recueillir les premières impressions, et on prend conscience que le film a fait attendre là-bas. On croise ensuite la formidable Abi Sakamoto, dont on n'avait pas encore parlé, mais qui est l'incroyable trait d'union entre le cinéma japonais et français et qui nous avait fait rencontrer *Kiyoshi Kurosawa* et *Shinji Aoyama* à Tokyo. Elle nous livre une incroyable et concise critique du film en langue des sabres.

Une jeune Américaine nous demande ensuite de la prendre en photo avant sa montée des marches (cf. le visuel en une de cet article), et on la sollicite pour faire de même avec notre propre tél. Elle est folle de joie et nous raconte qu'elle est actrice et qu'elle a un film au marché, puis nous donne *sa carte*. On croise ensuite *le Lutin en Folie*, en talons hauts, mini-jupe et chapeau avec voilette noire. Il est magnifique mais notre portable est mort, donc on se contentera des souvenirs. J'arrive pas à comprendre s'il s'est fait jeter du tapis rouge, mais si c'est le cas c'est un SCANDALE !

On rentre s'habiller pour *Love* (*Je tant attendu "porno en 3D" de Gaspar Noé, ndr*) en séance de minuit qui est un peu moins habillée que les *red carpets* de 19h et 22h. J'hésite à faire péter le smoking, mais Boris me dit «*si tu te brianes, ça peut être compliqué*». L'excitation du film commence à lui monter à la tête et il s'énervait d'avoir perdu ses clogs. «*Bud imagine Rrroman, if I loosse my cigarrattes, I could loosse my wallet, my telephone, even my conedoms.*» Après un dîner avec Annelise où l'on constate une fois de plus les ravages de Top Chef (genre la friterie qui décore ses assiettes avec de la *crème de balsamique*), on essaie de rejoindre Boris dans la queue du Gaspar Noé déjà baptisée «plus grosse queue de l'histoire du festival», mais son portable coupe tout le temps et fait des bruits bizarres, et je crois bien qu'on est espionnés par le KGB. Surtout quand j'apprends que son média *Radio Free Europe* est financé en partie par la CIA. Si vous lisez cet article, vous êtes d'ailleurs déjà probablement mis sur écoute par Vladimir Poutine.

Boris est comme un gosse avant d'avoir ses cadeaux de Noël, il ne tient plus en place et je suis à deux doigts de lui foutre une claque pour le calmer. Thierry Frémaux fait un spectacle avant le film comme à chaque fois très embarrassant où il cite les gens qu'il a vus («*et je vous demande d'applaudir Benicio del Toro qui est ici dans la salle*») alors que le mec avait rien demandé et voulait voir le film tranquille. Frémaux ne cite d'ailleurs même pas Thomas Bangalter qui est pourtant présent dans la salle, croyant peut-être que les Daft Punk portent toujours leur casque.

Gaspar Noé est *LE* mec que les gens adorent détester. Comme une sorte de pose. Alors que le film est pas mal du tout. C'est marrant de comparer avec *L'Ombre des femmes*, car *Love* entretient de nombreuses similitudes avec le film de Philippe Garrel, mais le bon goût français interdira à ceux qui ont des réserves de critiquer le Garrel alors qu'ils se délectent de pousser Noé dans la fosse aux lions. A Cannes, vous avez toujours une réputation. Par exemple, je n'ai jamais vu un film de Paolo Sorrentino (qui est en compète avec *Youth*), et j'espère ne jamais voir de films de ce monsieur tant les gens que j'estime me disent du mal de lui. Mais j'ai découvert les films de Gaspar Noé assez tard parce que j'en avais de lointains échos négatifs. Pourtant, j'aime plutôt *Irreversible* et beaucoup *Enter The Void*, qui est un grand film sur le clubbing et la drogue. Noé est un horrible anarchiste de droite avec un fond zemmourien. Mais comme Hou Hsiao-Hsien, c'est un génie de la forme. D'ailleurs, ça parle pas mal d'opium dans le film, et il va falloir savoir quelle est la drogue la plus appropriée pour le festival de Cannes (voir tableau ci-dessous). On se souvient en tout cas avoir fait une overdose avec *Opium d'Arielle Dombasle* il y a quelques années.

Gaspar Noé a toujours pas déconstruit sa masculinité et on se demande parfois si son homophobie n'est pas suspecte. Il a quand même un *pur look de bear* (Xavier Leherpeur, l'étendard gay du Masque et la Plume, nous a confié qu'il en ferait bien son 4h), et il joue dans le film avec une perruque qui lui donne un air de *Michou*. Y a vraiment un truc pas clair chez ce mec.

Sinon la 3D ne sert vraiment à rien, si ce n'est pour se prendre une giclée de sperme dans la queue au milieu du film et qu'on voyait arriver gros comme un camion. Personnellement, ça me donne des migraines. Je repose donc mes yeux en les retirant et je découvre que le film est encore mieux sans. On dirait qu'il est tourné avec une pellicule 16mm des années 70 qui lui donne parfois un côté David Hamilton. Je les mets, je les retire - ah, là on dirait du Martin Parr. Bref, la 3D m'ennuie et je réalise que deux fois dans ma vie j'ai été amoureux de borgnes.

Comme le film a commencé avec une heure de retard, on sort hyper-tard et tout le monde va se coucher, et je me retrouve seul rue d'Antibes, comme après un plan cul. La petite mort, quoi.

++ Lire les reports précédents : [Jour 1](#), [2](#), [3](#), [4](#) et [5](#), [6](#), [7](#).

Romain Charbon.



# CANNES 2015 #4 : LA TRISTE RÉALITÉ DE LA VIE

publié le 16 mai 2015, par Louis Blanchot, Murielle Joudet, Jérôme Momcilovic, Guillaume Orignac, Yal Sadat

**Jour 4 : un mot du Gus Van Sant, des moustaches communardes, une envie de latin, un scoop, une famille en or, le meilleur pitch du festival, un Shéhérazade portugais, un homard, et un Oumar.**

## Juste un mot sur le Gus Van Sant



(*Sea of trees*, Sélection officielle)

## Des moustaches communardes

Axiome : on ne peut pas *et* porter un corset 1871 *et* débiter ses répliques avec l'accent des ZEP. Adèle Exarchopoulos défie pourtant les lois de la physique dans *Les Anarchistes*, en composant une communarde pugnace dont le phrasé marie la langue de Jules Vallès avec le flow du périph' extérieur Nord. C'est tout le problème des *Anarchistes*, d'Elie Wajeman, qui jette dans le grand saladier de l'histoire de France des acteurs enjoint à faire vibrer le langage, la gestuelle et les moustaches (de Tahar Rahim, le seul à tirer son épingle du jeu). Claquemurées à l'intérieur de plans serrés grossièrement aménagés pour ces performances outrées, les belles gueules d'Adèle, Rahim ou Cédric Kahn finissent par se fondre dans ce qui évoque moins un film qu'un bal costumé organisé au Fouquet's par l'Académie des Césars.

YS

## Une envie de latin

Surprise du jour : un opposant à la réforme du collège s'est glissé en Sélection Officielle. Avec *Mia Madre*, Moretti rappelle avec douceur que l'apprentissage du latin ouvre un *vade mecum* pour la vie. Celui qui vous permet de débrouiller l'écheveau foutraque des relations humaines en lui imposant quelques exercices d'« analyse logique ». C'est, peu ou prou, ce que la mère de Margherita finit par formuler alors que la vie la quitte progressivement. Conseil avisé que sa fille serait inspirée d'entendre, au moment où Moretti la saisit en pleine crise professionnelle et sentimentale. Comme son appartement, la vie de cette réalisatrice prend l'eau, une eau dont les derniers flots ondoient dans le regard embué de son interprète, la délicieuse Margherita Buy. En réalisant ce beau portrait de femme, Moretti déploie un art équilibré du mélo bienveillant, appuyé sur deux qualités essentielles de son cinéma. D'abord, la délicatesse de son regard qui voit en chacun le fond de bonté qui l'anime. Ensuite, cette science affinée du portrait qui lui permet de faire exister n'importe quel personnage secondaire le temps d'un seul plan. Du coup, le film offre à tous le droit de traverser la vie en écartant les voiles de souffrance. Dans la salle où il était projeté, le dernier plan a emporté les spectateurs dans une vague de larmes et d'envie de latin. Najat Vallaud Belkacem est donc prévenue.

GO

## Un scoop

Arnaud Desplechin adore le Coca Life.

(plus de détails dans l'entretien fleuve réalisée par Murielle Joudet, en ligne mercredi prochain)

## Une famille en or

À quelques centaines de mètres du bunker où se défient les bulldozers du cinéma d'auteur international, un petit havre de paix invite quotidiennement le spectateur à poser les yeux sur des oeuvres plus chétives, qui auraient bien du mal à se faire entendre au milieu du ramdam. C'est l'ACID, petite vitrine où s'exposent une dizaine de films parfois orphelins de distributeurs. Par exemple : *Pauline s'arrache*, croisement réussi entre un bon épisode de *Confessions intimes* et les *home movies* de Jonathan Caouette. Le documentaire d'Emilie Brisavoine est une plongée pixellisée dans l'intimité turbulente d'une famille baroque (un père travesti, une mère exhib, une ado pleine de sève) : le foyer y est un champ de bataille à la promiscuité étouffante, un grand désordre d'affects et de ressentiments où l'harmonie ne tient chaque fois qu'à un fil d'amour. Alternant zone de turbulences et phase d'accalmie, le film débouche sur une grande psychanalyse collective — certes, aussi volontariste qu'attendue, mais qui à force d'entêtement, libère les forces émotionnelles que la jeune réalisatrice s'était contentée de séquestrer dans son cadre. Ainsi va Cannes, où toute histoire de famille ne peut que se rêver en odyssée.

LB

## Le meilleur pitch du festival

« Après avoir assisté à un acte de violence horrible, un jeune groupe de punk rock se retrouve piégé dans un lieu isolé. Pour survivre, ils vont devoir lutter contre une bande de skinheads bien décidés à éliminer tous les témoins » (*Green room*, Jeremie Saulnier, projeté demain à la Quinzaine des réalisateurs)

## Un Shéhérazade portugais

Arrivée sur la Croisette, Shéhérazade s'est défilé de ses atours de belle Persane pour endosser le costume de Miguel Gomes, réalisateur de films lusophones estimés. Retrouvant la formule de *Ce Cher mois d'août*, après un *Tabou* qui ne nous avait guère impressionnés, le film déploie ses fables gigognes dans le Portugal de l'austérité et du chômage. Soit, dans ce qui n'est que la première partie de cette œuvre fleuve, trois récits principaux tour à tour extravagants, délicatement chimériques et émouvants pour écouter les voix d'un pays brisé par la fatigue sociale, en tournant le pavillon vers les puissances de l'imaginaire. Si, comme l'indique un des premiers cartons du film, ces *Mille et une nuits* ne doivent donc rien au recueil de contes orientaux du même nom, reste que son rythme de projection lui emprunte sa ruse. En n'ayant vu que la première partie d'un film qui en compte trois, le critique se voit contraint de suspendre son jugement dans l'attente de découvrir la suite. Et de savoir jusqu'à quel point le film atteint l'ampleur foisonnante qu'il semble promettre.

GO

## Un homard

Le homard, c'est Colin Farrell, qui est excellent dans *The Lobster* où il ressemble plutôt à un gros chien triste. Le pitch : dans un futur proche, les célibataires sont pourchassés, et transférés dans un hôtel spécialisé où on leur laisse 45 jours pour trouver l'âme sœur, faute de quoi ils seront transformés en un animal de leur choix. Ce pitch zinzin suscitait une attente légitime, redoublée pour les admirateurs des deux premiers longs de Yorgos Lanthimos (*Canine* et *Alps*) par l'assurance de retrouver là un type assez unique de dispositif-bocal, inquiétant sur le papier mais en définitive étonnamment fin et percutant. Ce qu'est *The lobster*, qui relance en effet toutes les marottes des deux précédents : concept global transformé en boîte à allégories (ici, très lisiblement, quelque chose comme l'idéologie contemporaine du couple), passion pour les rituels punitifs *hardcore* (*Salò* et *les 120 journées de Sodome* revisité en burlesque glacé), rythme à la fois flapi et très ciselé. De quoi faire peur à chaque fois, donc, sauf que *The lobster*, à nouveau, séduit par sa manière de bricoler avec tout ça un programme joyeusement inventif, pour faire progresser ses idées sur le plateau d'une sorte de grand jeu de société maboul. En s'abandonnant sans remords à cette obstination, Lanthimos prend le risque de lasser (d'ailleurs beaucoup s'en plaignent), mais n'en sculpte pas moins, avec un brio indéniable, les contours de son inspiration.

JM

## Un Oumar (Chronic'art recrute, troisième)

Et c'est encore Philippe qui prend la tête de notre opération de recrutement. Bravo à lui et à Oumar, mais attention au surrégime.



[ACTUALITÉS](#)[CHRONIQUE\(S\)](#)[CINÉ-CLUB](#)[FESTIVALS](#)[BOUTIQUE](#)[Suivre @fichesducinema](#)

Accueil > ACTUALITÉS > SUR LES ONDES > Les Fiches du Cinéma sur Radio Libertaire (3 #8.2)

[EN RÉÉCOUTE]

## Les Fiches du Cinéma sur Radio Libertaire (3 #8.2)

entretien avec Philippe Fernandez ("Cosmodrama") et Christophe Cognet autour de l'ACID  
vendredi 26 juin 2015, par [Alexis Duval](#), [Thomas Fouet](#)

**Les Fiches  
sur Radio Libertaire**  
*Spéciale Cannes*

**[SAMEDI 13 JUIN  
DE 19H À 21H]**  
89,4MHz



© Pauline s'arrache de Émilie Brisavoine (ACID)



**COMMANDEZ** NOTRE **HORS SÉRIE COMPLET** SUR LE FESTIVAL DE CANNES



Fiches du Cinéma

Longtemps je me suis couché de bonne heure - 13 juin (20h-21h)

55:17

Cookie policy

[CLIQUER SUR LE PLAYER](#)



**DANS LA MÊME RUBRIQUE**

- Les Fiches du Cinéma sur Radio Libertaire (3 #8.2)
- Les Fiches du Cinéma sur Radio Libertaire (3 #8.1)
- Les Fiches sur Radio Libertaire (3 #7)
- Les Fiches sur Radio Libertaire (3 #6)
- Les Fiches sur Radio Libertaire (3 #5)
- Les Fiches sur Radio Libertaire (2 #7.1)
- Au marché de Cannes
- Les Fiches sur Radio Libertaire (2 #6) - L'actu ciné du mois d'avril
- Les Fiches sur Radio Libertaire (2 #5) - Retour sur l'actu ciné du mois de février
- Les Fiches sur Radio Libertaire (2 #4) - L'actu ciné du mois de janvier
- Les Fiches sur Radio Libertaire (2 #3) - Le bilan de l'année 2013



NOS NOTES

6.8

Certes nous avons, en France, le seul système de production cinématographique permettant de contrer le rouleau compresseur Hollywoodien mais aussi les attaques néolibérales des instances de Bruxelles; cependant notre cinéma est en crise. Il est vrai qu'il y a des choses à revoir étant donné la trop forte pression de la télévision sur le cinéma, vomissant parfois des objets tel que

Connasse. Il est vrai que l'assemblage avait tout d'artificiel, et il faut reconnaître que les *Cahiers du Cinéma*, il y a deux ans, ont su mettre en avant un patchwork de cinéastes, plus ou moins intéressants, mais en tout cas pleins d'avenir. Il était, par contre, prématuré de parler de nouvelle vague homogène après avoir vu des films aux univers aussi différents que Les rencontres d'après minuit, La bataille de Solferino, La fille du 14 juillet ou Un monde sans femmes ou Donoma. Pourtant, difficile de ne pas reconnaître qu'ils ont su mettre en avant un cinéma français en marge du système, et qui bien souvent est né sans aide particulière. Il est au final regrettable que cela soit dans les marges que le cinéma français ait réussi à montrer sa créativité, puisque cela donne aux ennemis du système français pas mal d'arguments en leur faveur. Pour autant, ces cinéastes ont su profiter de cette reconnaissance pour montrer leur attachement à ce système original, quand bien même ils n'ont pas forcément réussi à en profiter. Aujourd'hui, tous ces noms popularisés par la revue historique ont pu remettre le pied à l'étrier, et trouver auprès des télévisions et de l'État toutes les aides dont ils ont eu besoin.



Plus intéressant encore, est le cas de Justine Triet. Si l'on a été bien seul à émettre de petites réserves vis à vis de son premier long métrage, force est de constater qu'elle est aujourd'hui à la tête d'une famille de cinéma pour le moins intéressante. Autour d'elle gravitent autant Vincent Macaigne, la star du cinéma français nouvelle génération, que l'excellent Virgil Vernier ou la sensible Émilie Brisavoine. Tous étaient présents dans *la Bataille* et tous ont su montrer, depuis, leur créativité.

C'est aujourd'hui au tour d'Émilie Brisavoine d'exposer sa première œuvre. On sent assez vite une filiation entre ses désirs de cinéma et ceux de Triet et Vernier. Cette envie de transformer la réalité en spectacle. Mais là s'arrête la comparaison. L'idéal de Triet est d'entrechoquer fiction et réalité, jusqu'à l'artifice. Pour Vernier qui filme dans les conditions du documentaire, c'est une transformation quasiment totale de la réalité pour l'amener vers un univers fantastico-politique. Brisavoine, elle, modestement cherche une voie qui lui est propre, celle de la poésie et du conte de fée. Pourtant, de ces trois cinéastes, c'est celle qui se confronte le plus au genre documentaire. *Pauline s'arrache*, son film, n'est rien d'autre qu'un film de famille. La sienne. C'est dans la forme que la fiction s'impose sur la réalité. Sous quelle autre forme que celle du conte de fées était-il possible d'évoquer l'incroyable portrait familial ? Pauline, c'est la demi-sœur d'Émilie, elle a 15 ans. Pour retranscrire cette période fantasque, où tout se transforme en soi et autour de soi, la féerie est une très pertinente façon d'aborder l'adolescence. Quant on sait, également, qu'il s'agit d'un montage de chutes de vidéos témoignages, qui n'avaient au départ pas vocation à donner à un film, la forme du conte se trouve le meilleur choix possible. En revenant sur ces images passées, Brisavoine déterre un trésor fantastique qu'elle raconte au présent, évoquant les brèches et autres blessures d'une famille ordinaire dans tout ce qu'elle a d'extraordinaire. Avoir une reine de la nuit comme mère et un père dont le métier est de se travestir semble à première vue iconoclaste, et donne matière à se faire des films. La vie étant pour eux une fête. La réalité est plus sensible et grave. Les blessures dont furent victimes les parents ont fini par avoir des conséquences, certes moins graves, sur leur progéniture. Ce sont ces fêlures qui intéressent la réalisatrice. Elle parvient à les retranscrire d'une bien jolie façon. On ne remerciera jamais assez l'ACID de programmer chaque année ce genre de petite trouvaille, qui l'air de rien, participe à diffuser toujours autant d'espoir dans le paysage cinématographique français. Et ce malgré les difficultés, les attaques des uns et des autres, ou tout simplement les gros sabots d'un certain cinéma populaire qui n'aurait, dans un monde meilleur, sa place qu'à la télévision.



## [CANNES, ACID] « PAULINE S'ARRACHE » : PLONGÉE SAUVAGE DANS LA FAMILLE D'EMILIE BRISAVOINE

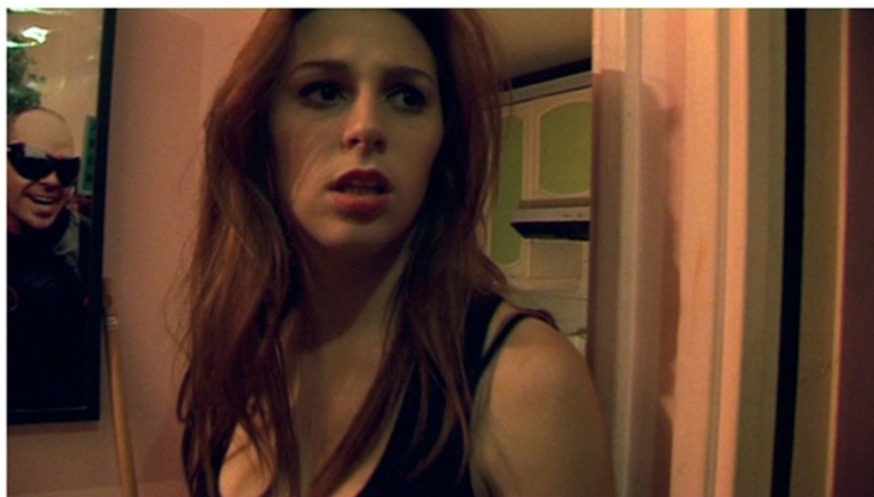
15 mai 2015 Par [Olivia Leboyer](#) | 0 commentaires

f J'aime 0

Tweeter 1 g+1 0

TELECHARGER LE PDF

*Dessinatrice, graphiste, Emilie Brisavoine s'interroge en particulier sur les questions de genre, de politique, de sexualité. Ce projet trouve ici son expression au cinéma, avec un documentaire à l'arrache sur sa drôle de famille. Un film prenant.*



Nous avons d'abord aperçu Emilie Brisavoine, coiffée d'un bonnet péruvien, dans l'excellent *La Bataille de Solferino* de Justine Triet, où la dispute de couple enflait jusqu'aux proportions dionysiaques de la foule du 6 mai 2012 ([voir notre critique](#)). Puis, nous avons remarqué ses jolies fesses moulées dans un pantalon vert dans le mélancolique court-métrage *Peine perdue* d'Arthur Harari ([voir notre critique](#)). Chacun de ces jeunes cinéastes a son style propre (également Virgil Vernier, Guillaume Brac ou Vincent Macaigne), mais ils partagent tous cette énergie explosive, presque sauvage.

Ici, Emilie Brisavoine nous introduit, sans carton d'invitation mais avec quelques dessins bien croqués, au sein de sa famille. Comme dans beaucoup de famille, les cris, les insultes sont un mode d'expression naturel, qui charrie autant d'agressivité que d'attachement. Mais cette cellule familiale possède quelques particularités un peu moins courantes : la mère d'Emilie et de son frère, séparée du père d'Emilie, Yves (dont il ne sera plus question), s'est remariée avec Frédéric, un homme de huit ans son cadet et qui se travestit en femme le plus clair du temps (on pense un peu au très réussi *Fils de de HPG*). De leur amour sont nés trois enfants : Anaïs, Guillaume et Pauline. Les deux aînés ont décidé de vivre ailleurs, sous un toit plus calme. Pour Pauline, 15 ans, s'arracher est plus difficile. Très consciente de l'instabilité de ce noyau familial en fusion, Pauline s'est habituée aux cris et à leur charge de vitalité. Pour autant, rien n'est simple et les angoisses semblent se transmettre comme autant de liens supplémentaires.

Tour à tour, à toute vitesse, le film passe du cri à la confidence à voix douce ou à voix cassée. Témoin de scènes déroutantes ou de confessions émouvantes, le spectateur est nécessairement touché. Emilie reste volontairement un peu en marge (apparaissant seulement au détour d'une photo de famille, mais présente par la voix), respectant le désir de sa mère de ne pas trop se montrer et suivant avec bienveillance la jeune Pauline dans sa quête d'amour et de liberté. Souffrance et culpabilité, épinglées par la caméra, sont-elles ainsi un peu apprivoisées ?



# Cannes 2015

## 'Pauline' ('Pauline s'arrache'): Cannes Review

3:28 AM PDT 5/15/2015 by Boyd van Hoeij

Emilie Brisavoine's rough-and-tumble documentary casts her own half-sister in a family saga that's part "Modern Family," part fairy tale.

French actress **Emilie Brisavoine** (*The Battle of Solferino*) turns the camera on her own family, and her younger half-sister in particular, in the often raucous documentary *Pauline* (*Pauline s'arrache*). Part of the independent Acid sidebar in Cannes, this rather quixotic nonfiction concoction paints a rough-brushstrokes idea of what family, love and relationships might mean for millennials, though it seems unlikely that many members of the Y generation will see this at once colorful and coarse arthouse feature in any legal manner. However, it could find pockets of admirers at youth-focused and queer festivals and as a potential cult item on VOD and in alternative distribution.

### RECOMMENDED



'Sleeping Giant':  
Cannes Review »



'An': Cannes  
Review »

The low-budget film's loveliest touch is Brisavoine's decision to cast her own family as modern-day royalty. Not only does it suggest the importance of one's own clan over all others but it also plays nicely into the idea of an excessively entitled generation that's obsessed with itself. Already in the film's opening, child-like black-and-white drawings are used in conjunction with a voice-over to explain how Emilie's parents, the "king and queen," had several children, including "Princess Emilie," and how Queen **Meaud** later got together with another king. This second sovereign, a gay man, fathered three children with her: the princesses **Pauline** and **Anais** and prince **Guillaume**, Emilie's three younger half-

siblings.

Wielding her low-definition camera, Brisavoine simply records what happens inside the family home, with the story really getting underway when Anais goes to live with Grandma "in another kingdom" and Pauline is the only child of the mother's second family to still live in the "palace" with her parents. The royal abode turns out to be a cramped apartment in a rather ordinary highrise, though Meaud, her wardrobe a vision of animal prints and eccentric hats, has decked out the few square meters of her realm in hot pink and colorful bric-a-brac (the kitchen in particular looks like it was designed by some kind of unholy alliance between Hello Kitty and Swiss-Alps heroine Heidi).

**See more** [Cannes: The Red-Carpet Arrivals \(Photos\)](#)

In this fanciful rearrangement of family history, Pauline's musician boyfriend is of course a "minstrel" (real name: **Abel**) and if the film is anything to go by, Pauline and her lanky beau love communicate their affection in serious shouting matches. Perhaps this isn't all that surprising, since the protagonist's parents seem to express their fondness for each other in much the same way, though this is more inferred than actually shown. Throughout, there's a sense that Brisavoine stays close to Pauline's perspective not only because she wants to say something about her own generation, but also because there's a certain innate respect for her mother and her privacy.

Indeed, nothing explains the generation gap between Pauline and Meaud as much as the fact that the latter complains several times on-camera that shooting her life is intrusive and she finds it hard to get used to being filmed, while Pauline not only says nothing about it but actually seems to find it entirely normal that someone wants to capture her mostly rather mundane routines 24/7.

Despite fact the director stays close to the title character, the film isn't directly about her personality. That would be hard, since as a youngster she still seems to be trying on different personas for size and doesn't seem ready yet to settle for just one. A scene in which she describes how different kitchen utensils could be applied to Abel's genitals — not for pleasure, mind you — is hilariously vindictive but also feels out of character, or at least greatly exaggerated because Pauline knows she has an audience if Emilie ever manages to get her film made.

But *Pauline* does offer some fascinating glimpses of the family dynamics of this decidedly 21st-century crew. The film never dwells, for example, on Emilie's father's sexual orientation (he describes himself as "gay except for his attraction for Meaud"), and his habit of cross-dressing is simply a part of the way this family celebrates important events (some blocky VHS-like footage from the kids' younger years suggests this has been their *modus operandi* for years). There's also no direct comment on the fact there are different fathers for some of the kids, finally turning the film into a celebration of what a French modern family might look like today.

Brisavoine handled camera duties and she's clearly not a professional cinematographer, with shaky framing and no extra lighting making a lot of the material very dark and of just-passable quality. However, given that most of the intended audience will probably see it on small screens anyway, this isn't really a problem.





## CANNES, JOUR 5 - QUAND PAULINE S'ARRACHE ET LA CROISSETTE AVEC

Posted by [Pamela Pianezza](#) on Saturday, May 16, 2015 · [Leave a Comment](#)

*La jeune cinéaste française présente à l'Acid « Pauline s'arrache », un conte documentaire autobiographique très rock'n'roll, redessinant avec autant d'hystérie que de tendresse les contours des relations familiales et amoureuses modernes. Un premier film singulier et poignant.*

**Par Pamela Pianezza**

C'est un conte de fée autobiographique mi-figue, mi-raisin que raconte Emilie Brisavoine dans PAULINE S'ARRACHE, premier long-métrage documentaire présenté aujourd'hui à l'Acid. Patiemment et plus ou moins discrètement, la jeune cinéaste au patronyme de belle des champs suit le quotidien hystérique – hurlements, insultes, menaces, déclarations d'amour et crises de larmes – d'une famille tendrement dysfonctionnelle : la sienne. Dans la famille Brisavoine & consorts, on découvre donc la maman, Meaud, le beau-père d'Emilie, Frédéric, son frère, Florian et leurs trois demi frère et sœurs : Guillaume, Anaïs et la fameuse Pauline, dernière de la fratrie à prendre son envol.

Il y aurait de quoi épuiser vite fait le spectateur sans la bienveillance finalement contagieuse de la réalisatrice pour ses sujets (qui pousse l'honnêteté clôturant son film par une confrontation des « personnages » à leur image). Mais preuve de son amour pour les siens, Emilie Brisavoine capture avec affection chacun de leurs talents singuliers, du transformisme (le père) à l'art de couper les cheveux en quatre (les sœurs) en passant par la fabrication de statuettes gore par (la mère).

Sous ses airs de soap foudraque, PAULINE S'ARRACHE met à nu toutes les angoisses d'une tribu où il n'y a pas d'âge pour se sentir largué : la peur de devenir adulte sans véritable modèle pour montrer la voie, les velléités d'indépendance systématiquement contrariées par la culpabilité de quitter le nid, l'obsession de l'âme sœur comme solution possible à une solitude chronique...

Aucun *happy end* en vue *a priori* (au sens Disney du terme), mais petit à petit, le puzzle prend forme, le dialogue se noue et les décibels redescendent. L'horizon s'éclaircit et pour l'avenir de la tribu, tous les espoirs sont permis. Un film canasson qui élargit joyeusement le champ des possibles amoureux et familiaux.



CANNES



## MARGUERITE ET JULIEN est-il le PEAU d'ÂNE de Valérie Donzelli ?

21/05/2015 | ANNA MARMIESSE | CANNES

Adapté d'un scénario écrit en 1973 par Jean Gruault et destiné à François Truffaut, le quatrième film de Valérie Donzelli aborde une histoire d'amour incestueuse avec un lyrisme étonnant, à la fois naïf et « trash ». *Marguerite et Julien* fait beaucoup penser à Jacques Demy mais déploie un style singulier, aussi fragile que séduisant.

Le conte est l'une des figures récurrentes dans les films cannois de cette année. Il y a bien sûr le *Tale of tales* de Matteo Garrone, adaptation de trois contes tirés d'un recueil italien du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y a aussi *Les Mille et une nuits* de Miguel Gomes, variation autour des contes de Shérarade qui sonde le Portugal d'aujourd'hui via de courtes histoires issues de faits divers véritables. Il y a même *Pauline s'arrache*, documentaire d'Emilie Brisavoine sélectionné à l'ACID, dont les cartons présentent l'héroïne comme une princesse coincée dans le château familial.

*Marguerite et Julien* démarre lui aussi comme un conte se déroulant « il y a très, très longtemps ». C'est à l'intérieur d'un dortoir qu'une jeune surveillante raconte à des petites filles ébahies l'extraordinaire histoire de Julien et Marguerite de Ravalet, frère et sœur incestueux au destin funeste.

RECHERCHE ...

Miguel Gomes  
remercie les  
producteurs des  
1001 NUITS pour  
"leur inconscience"

CAROL n'est pas un  
film de laveur de  
carreaux, mais un  
nouveau TOY STORY

CANNES 2014 : La  
sélection de la



CULTURE

CANNES 2015

## 3 FILMS CHEEK REPÉRÉS À CANNES

Publié le 18 mai 2015 à 12:04

Pendant le festival de Cannes, nos chroniqueuses Iris Brey et Louise Riousse écumant les salles obscures pour trouver les films les plus Cheek.

Recommander

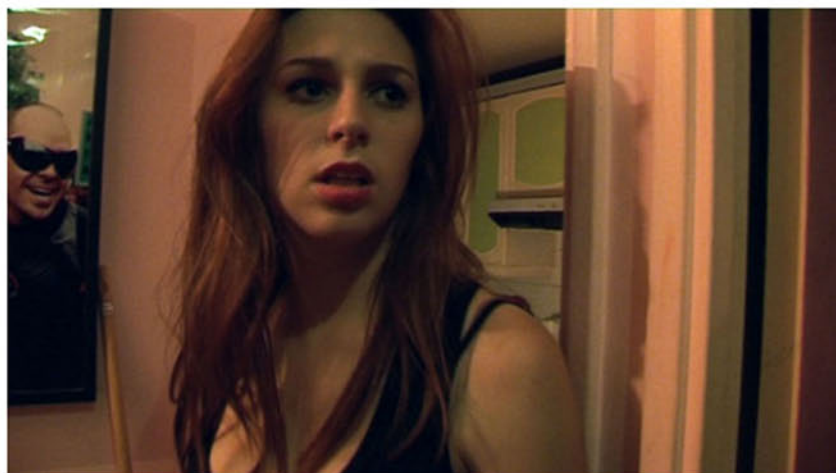
Partager

8

Tweeter

9

### *Pauline s'arrache*, d'Émilie Brisavoine



DR

#### C'est quoi?

Présenté à l'*Acid* (sélection élaborée par des cinéastes indépendants), le documentaire *Pauline s'arrache* montre le quotidien d'une adolescente pour qui l'amour est avant tout un combat. À quinze ans, la pétulante Pauline provoque l'ire de ses père, mère et petit copain autant qu'elle se plonge dans d'homériques colères: rien que de très banal en somme. À ceci près que cette histoire a lieu au sein d'une famille pas si ordinaire, faite d'un père homosexuel transformiste et d'une mère noctambule invétérée, eux-mêmes nés d'unions illégitimes.

#### Pourquoi c'est Cheek?

Cette chronique parfois douce et bien souvent amère marque par l'énergie inépuisable et la désarmante sincérité qu'elle dégage. Émilie Brisavoine, la sœur de Pauline, enregistre les coups de gueule, les larmes et les éclats de rire qui fusent de toutes parts et montre à ses personnages la difficulté qu'ils ont à s'aimer et à se le dire. Là est bien le drame de Pauline, celui de ne pas être aimée, ou pas suffisamment. *Pauline s'arrache* est une composition singulière faite d'images d'archives, symboles d'une tendresse disparue, et d'un quotidien capté avec autant de pudeur que de franchise.

*Louise Riousse*

### *An*, de Naomi Kawase





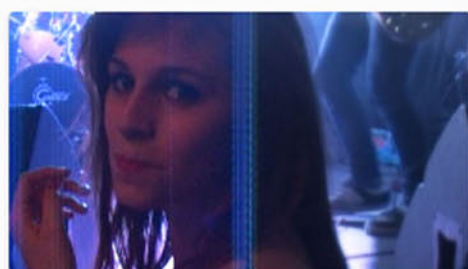


## Pauline s'arrache d'Émilie Brisavoine

*Ça commence comme un conte de fées : il y a une reine, un roi et leurs beaux enfants, Pauline, Anaïs et Guillaume.*

*Mais c'est plus compliqué, plus punk, le roi porte des talons aiguille, la reine veut rattraper le temps perdu, leurs héritiers se rebellent.*

*Rien ne va plus, Pauline s'arrache.*



Pauline a quinze ans, Pauline vit chez ses parents. Son père, ancien travesti exubérant, et sa mère, ex-reine de la nuit, prennent de la place. Difficile d'exister entre ces deux personnalités qui s'aiment douloureusement. Les disputes se succèdent, les mots sont durs, les portes claquent. Quand sa sœur aînée Anaïs quitte le foyer familial, Pauline

se retrouve seule avec ses parents. En quête d'un appui, Pauline vit une histoire avec Abel, mais les amours adolescentes sont complexes et comment vivre une histoire heureuse lorsqu'autour de soir, tout se délite ?

Si les films sur l'adolescence sont nombreux, *Pauline s'arrache* ne ressemble pourtant à aucun autre. Ce premier long métrage d'Émilie Brisavoine n'est pas une fiction, mais plutôt une forme de documentaire. Émilie Brisavoine est la demi-sœur de Pauline, elles ont la même mère. Pendant quatre ans, elle filme cette famille, qui est un peu la sienne, au gré des disputes, réconciliations, moments de joie ou de tristesse. Le tournage est minimaliste, commencé sans budget, l'image est âpre, tournée avec différentes caméras vidéos, en différents formats, parfois de mauvaise qualité. À partir de ces centaines d'heures de rushs, Émilie Brisavoine a su construire une narration cohérente, grâce notamment au travail de montage de Karen Benainous. Le film ne cherche pas à être une biographie exhaustive de l'adolescence de Pauline, mais plutôt un récit construit à partir de plans purement documentaires.

En quatre ans de tournage, Pauline grandit, change beaucoup, ses parents également. Par la proximité entre Émilie, sa caméra et les protagonistes, ce regard agit comme une forme de thérapie. Il pousse Pauline et ses parents à une forme d'introspection. Le film lui-même fait évoluer celle qui est filmée.

Dur et drôle à la fois, ce film atypique fonctionne merveilleusement bien, entraînant le spectateur dans l'univers de cette famille punk rock. Lorsque les lumières se rallument, difficile de s'arracher à ce conte des temps modernes. À voir !